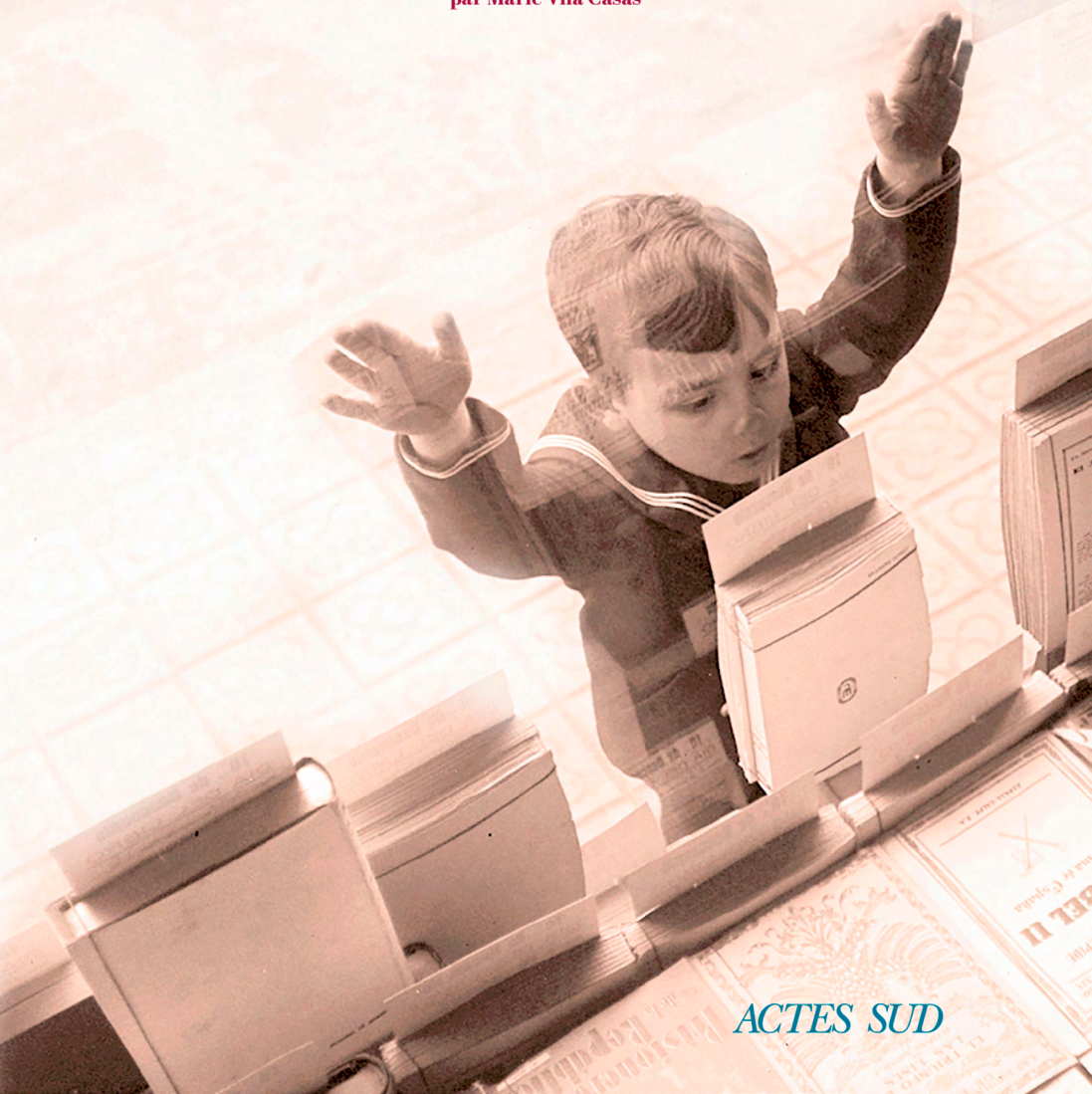


CARLOS RUIZ ZAFÓN

Le labyrinthe des esprits

roman traduit de l'espagnol
par Marie Vila Casas



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Le Cimetière des Livres oubliés

L'OMBRE DU VENT, Grasset, 2004 ; Pocket n° 15405.

LE JEU DE L'ANGE, Robert Laffont, 2009 ; Pocket n° 14065.

LE PRISONNIER DU CIEL, Robert Laffont, 2012 ; Pocket n° 15406.

Cycle de la brume

LE PRINCE DE LA BRUME, Robert Laffont, 2011 ; Pocket n° 14496.

LE PALAIS DE MINUIT, Robert Laffont, 2012 ; Pocket n° 14695.

LES LUMIÈRES DE SEPTEMBRE, Robert Laffont, 2012 ; Pocket n° 14697.

MARINA, Robert Laffont, 2011 ; Pocket n° 14694.

Tous ces ouvrages ont été traduits par François Maspéro.

“Lettres hispaniques”

Titre original :

El Laberinto de los Espíritus

Éditeur original :

Editorial Planeta, S. A., Barcelone

© Carlos Ruiz Zafón, 2016

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-10501-3

CARLOS RUIZ ZAFÓN



Le Labyrinthe des esprits

roman traduit de l'espagnol
par Marie Vila Casas

ACTES SUD



LE CIMETIÈRE DES LIVRES OUBLIÉS

Ce livre fait partie d'un cycle de romans qui s'entrecroisent dans l'univers littéraire du *Cimetière des Livres oubliés*. Les romans qui composent ce cycle sont liés entre eux par des personnages et des fils qui tissent des ponts narratifs et thématiques, même si chacun offre une histoire complète, indépendante et se suffisant à elle-même.

Les divers romans de la série du *Cimetière des Livres oubliés* peuvent être lus dans n'importe quel ordre et séparément. Ils permettent au lecteur d'explorer le labyrinthe d'histoires en y accédant par différentes portes et différents chemins qui, mis bout à bout, le conduiront au cœur du récit.

Tout roman est une œuvre de fiction. Les quatre volumes du *Cimetière des Livres oubliés* n'y font pas exception, même s'ils s'inspirent de la Barcelone du xx^e siècle. En quelques occasions limitées, la physionomie et la chronologie de certaines scènes, de marques ou de circonstances ont été adaptées à la logique narrative, afin que Fermín puisse déguster ses chers Sugus quelques années avant qu'ils ne deviennent populaires, par exemple, ou que pareillement des personnages puissent descendre d'un train sous la grande voûte de la gare de France.

Photographies accompagnant les faux-titres :

Dies Irae : Vue aérienne de Barcelone, 17 mars 1938, Archives historiques de l'aéronautique militaire italienne.

Kyrie : Contre-jour sur les trottoirs de la Gran Vía de Madrid, 1953 – © Fonds photographique F. Català-Roca – Archives historiques du Collège d'architectes de Catalogne.

La Ville des miroirs : “Journée du livre, 1932”, Barcelone © Gabriel Casas i Galobardes. Fonds Gabriel Casas des Archives nationales de Catalogne.

Les oubliés : Tramway de la ligne 12 (au croisement des avenues Diagonal et Sarrià), 1932-1934, Barcelone © Gabriel Casas i Galobardes. Fonds Gabriel Casas des Archives nationales de Catalogne © Núria Casas – ANC

Agnus Dei : Contre-jour dans la gare d'Atocha, Madrid 1953 © Fonds photographique F. Català-Roca – Archives historiques du Collège d'architectes de Catalogne.

Libera Me : Élégance sur la Gran Vía de Madrid, 1953 © Fonds photographique F. Català-Roca – Archives historiques du Collège d'architectes de Catalogne.

Barcelone, 23-4-1960 : Rue de l'Évêque, Barcelone, 1973 © Fonds photographique F. CatalàRoca – Archives historiques du Collège d'Architectes de Catalogne.

FRANCESC CATALÀ-ROCA (Valls, 1922 – Barcelone, 1998) est un des grands photographes du XX^e siècle ; l'univers littéraire de Carlos Ruiz Zafón a une grande affinité avec les atmosphères qu'il photographie. GABRIEL CASAS (Barcelona, 1892-1973) fut l'un des grands photo-reporters de la période de l'entre-deux-guerres, incorporant des techniques novatrices. Son œuvre, réprimée dans l'après-guerre et sous le franquisme, a été récemment redécouverte.

LE LIVRE DE DANIEL

Cette nuit j'ai rêvé que je retournais au Cimetière des Livres oubliés. J'avais de nouveau dix ans et je me réveillais dans mon ancienne chambre pour sentir que le souvenir du visage de ma mère m'avait abandonné. Et je savais, comme on sait les choses dans les rêves, que c'était ma faute, seulement la mienne, parce que je ne méritais pas de m'en souvenir et je n'avais pas été capable de la venger.

Mon père entra, alerté par mes cris d'angoisse. Mon père, qui dans mon rêve était encore jeune et en possession de toutes les réponses du monde, me prenait dans ses bras pour me consoler. Puis, alors que les premières lumières peignaient une Barcelone embuée, nous sortions dans la rue. Pour une raison que je ne parvenais pas à comprendre, mon père ne m'accompagnait que jusqu'au porche. Puis, il me lâchait la main et me faisait comprendre que c'était là un voyage que je devais faire seul.

Je commençais à marcher, mais je me souviens que mes vêtements, mes chaussures, ma peau même me pesaient. Chacun de mes pas exigeait un effort plus important que le précédent. En arrivant sur les Ramblas je remarquais que la ville était comme suspendue dans un instant sans fin. Les gens s'étaient arrêtés de marcher et ils paraissaient figés comme des silhouettes sur une vieille photographie. Une colombe qui prenait son envol n'esquissait qu'un dérisoire battement d'ailes flou. Des brises de pollen flottaient immobiles dans l'air comme une poudre de lumière. L'eau de la fontaine de Canaletas étincelait dans le vide comme un collier de larmes de cristal.

Lentement, presque comme si j'essayais de marcher sous l'eau, je réussissais à pénétrer dans la magie de cette Barcelone immobilisée dans le temps et à atteindre le Cimetière des Livres oubliés. Je m'arrêtais, épuisé. Je ne parvenais pas à comprendre ce qu'était cette charge invisible que je traînais avec moi et qui m'empêchait presque de marcher. Je saisis le heurtoir et cognais à la porte, mais personne ne venait m'ouvrir. Je frappais plusieurs fois de mes poings le grand portail en bois, mais le gardien ignorait ma supplique. Épuisé, je tombais à genoux. Seulement alors, en examinant le sortilège que j'avais traîné sur mon passage, j'étais assailli par la terrible certitude que la ville et ma destinée demeureraient figées à jamais dans cet envoûtement et que je ne pourrais plus me rappeler le visage de ma mère.

Alors que j'abandonnais tout espoir, je le découvrais. Le petit morceau de métal était caché dans la poche intérieure de ma veste de collégien brodée en bleu à mes initiales. Une clé. Je me demandais depuis combien de temps elle était là sans que je le sache. Tachée de rouille et presque aussi lourde que ma conscience. Je réussissais difficilement à la hisser à deux mains jusqu'à la serrure, et il me fallait toute mon énergie pour la tourner. Je pensais ne jamais y arriver quand le verrou céda, laissant le portail glisser lentement vers l'intérieur.

Une galerie courbe s'enfonçait dans le vieux palais, ponctuée de bougies allumées qui dessinaient le chemin. Je plongeais dans les ténèbres et j'entendais la porte se refermer derrière moi. Je reconnaissais alors ce corridor orné de fresques d'anges et de créatures fabuleuses qui scrutaient dans l'ombre et paraissaient bouger à mon passage. Je le parcourais jusqu'à une arche qui débouchait sur une grande voûte, et je m'arrêtais sur le seuil. L'immense labyrinthe s'élevait en face de moi dans un mirage infini. Une spirale d'escaliers, de tunnels, de passerelles et d'arcs entremêlés en une ville infinie, construite avec tous les livres du monde, montait jusqu'à une grande coupole en verre.

Ma mère attendait là, au pied de la structure. Allongée dans un sarcophage ouvert, les mains croisées sur la poitrine, la peau aussi pâle que la robe blanche qui recouvrait son corps. Elle avait les lèvres serrées et les yeux fermés. Elle gisait inerte dans

le repos lointain des choses mortes et des âmes perdues. J'approchais la main pour caresser son visage. Sa peau était froide comme le marbre. Elle ouvrait alors les yeux et son regard ensorcelé de souvenirs se posait sur moi. Quand elle ouvrait ses lèvres brunes pour parler, le son de sa voix était si assourdissant qu'il me heurtait comme un train de marchandises, il me soulevait de terre, me projetait dans les airs et me laissait suspendu dans une chute sans fin tandis que l'écho de ses paroles dissipait le monde.

Tu dois raconter la vérité, Daniel.

Je me réveillai en sursaut dans la pénombre de ma chambre à coucher, trempé d'une sueur froide, et je trouvai le corps de Bea allongé à mes côtés. Elle m'enlaça et me caressa le visage.

— À nouveau ? murmura-t-elle.

J'acquiesçai et pris une inspiration profonde.

— Tu parlais dans ton sommeil.

— Qu'est-ce que je disais ?

— C'était incompréhensible, mentit Bea.

Je la regardai et elle me sourit d'un air peiné, me sembla-t-il, à moins que ce ne fût seulement de la patience.

— Rendors-toi un petit moment. Le réveil ne sonne que dans une heure et demie, et nous sommes mardi.

Mardi. Cela signifiait que c'était mon tour d'accompagner Julián à l'école. Je fermai les yeux et fis semblant de dormir. Quand je les rouvris quelques minutes plus tard, je vis le visage de Bea, elle m'observait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandai-je.

Elle se pencha vers moi et baisa lentement mes lèvres. Sa bouche avait la saveur de la cannelle.

— Je n'ai pas sommeil non plus, insinua-t-elle..

Je la dénudai sans hâte. J'allais écarter les draps et les jeter par terre quand j'entendis des pas légers à la porte de la chambre. Bea arrêta l'avancée de ma main gauche entre ses cuisses et se redressa en s'appuyant sur les coudes.

— Que se passe-t-il, mon chéri ?

Le petit Julián nous observait depuis la porte de la chambre avec, dans le regard, une ombre de pudeur et d'inquiétude.

— Il y a quelqu'un dans ma chambre, murmura-t-il.

Bea soupira et lui tendit les bras. Julián se précipita pour se réfugier dans l'étreinte de sa mère, et je renonçai à toute espérance conçue dans le péché.

— Le Prince écarlate ? demanda Bea.

Julián acquiesça, contrit.

— Papa va aller immédiatement dans ta chambre et il l'en fera sortir à coups de pied dans le derrière, pour qu'il ne revienne plus jamais.

Julián me lança un regard désespéré. À quoi peut bien servir un père si ce n'est à mener des missions héroïques de cette envergure ? Je lui souris, avec un clin d'œil.

— À coups de pied dans le derrière, répétais-je avec le geste le plus hargneux que je pus.

Julián s'autorisa une esquisse de sourire. Je sautai du lit et suivis le couloir jusqu'à la chambre de mon fils. Elle me rappelait tellement celle que j'avais eue à son âge, quelques étages plus bas, que je me demandai une seconde si je n'étais pas resté attrapé dans les mailles de mon rêve. Je m'assis sur le bord du lit et j'allumai la lampe de poche. Julián vivait au milieu de jouets, certains hérités de moi, mais surtout de livres. Je ne tardai pas à trouver le suspect caché sous le matelas. Je pris le petit ouvrage relié en noir et je l'ouvris à la première page.

Le Labyrinthe des esprits VII

Ariadna et le Prince écarlate



Texte et illustrations de Victor Mataix

Je ne savais plus où cacher ces livres. J'avais beau faire preuve d'une ingéniosité toujours plus aiguë pour trouver de nouvelles cachettes, l'odorat de mon fils les détectait infailliblement. Je feuilletai l'ouvrage et les souvenirs m'assaillirent à nouveau.

Quand je revins dans ma chambre, après avoir une fois de plus enfermé le livre tout en haut de l'armoire de la cuisine — où je savais

que mon fils le dénicherait tôt ou tard –, je trouvai Julián dans les bras de sa mère. Ils avaient succombé tous les deux au sommeil. Je les regardai, à l'entrée de la chambre, protégé par la pénombre. J'écoutai leur respiration profonde et je me demandai ce qu'avait bien pu faire l'homme le plus chanceux de la terre pour mériter une telle bonne fortune. Je les contemplai enlacés, étrangers au monde, et je ne pus éviter de me rappeler la peur qui m'avait envahi la première fois que je les avais vus ainsi, dans cette étreinte.

2

Je ne l'ai jamais raconté à personne, mais la nuit où mon fils Julián naquit, et que je le vis pour la première fois dans les bras de sa mère, abandonné à cette sérénité bénie de ceux qui ne savent pas encore dans quel genre d'endroit ils ont débarqué, l'envie me prit de déguerpir, de courir sans m'arrêter jusqu'au bout de l'univers. J'étais un gamin et la vie était encore trop grande pour moi, pourtant, malgré les nombreuses excuses que je pourrais ébaucher, je ressens encore l'arrière-goût amer de la honte devant le signe avant-coureur de la lâcheté qui s'empara de moi et que, même après toutes ces années, je n'ai pas eu le courage d'avouer à celui à qui je le dois le plus.

Les souvenirs que l'on enterre dans le silence sont ceux qui ne cessent jamais de nous persécuter. Le mien est celui d'une pièce au plafond sans limite avec un soupçon de lumière ocre diffusée par une lampe au plafond ; elle dessinait les contours d'un lit sur lequel gisait une jeune fille d'à peine dix-sept ans avec un enfant dans les bras. Quand Bea, vaguement consciente, leva la tête et me sourit, mes yeux s'emplirent de larmes. Je m'agenouillai au pied du lit et j'enfonçai mon visage dans sa poitrine. Je sentis que Bea prenait ma main et la serrait avec le peu de forces qui lui restait.

— N'aie pas peur, susurra-t-elle.

Mais j'eus peur et, l'espace d'un instant dont la honte m'a poursuivi jusqu'à aujourd'hui, je voulus me trouver n'importe où sauf dans cette chambre et dans cette peau. Fermín avait assisté à la scène depuis la porte et il lut probablement dans mes pensées avant que je pusse les formuler, comme à son habitude. Il me prit par le bras

sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche et, laissant Bea et le petit aux bons soins de sa fiancée Bernarda, il me conduisit dans le couloir, une longue et étroite galerie qui se perdait dans la pénombre.

— Vous êtes toujours vivant, Daniel ? demanda-t-il.

Je hochai vaguement la tête tout en tentant de récupérer mon souffle, que j'avais perdu en chemin. Quand je fis mine de vouloir revenir dans la chambre, Fermín m'arrêta.

— Écoutez, la prochaine fois que vous entrerez là-dedans, ce devra être avec un peu plus de sang-froid. Heureusement que Mme Bea est encore à moitié dans les vapes, elle n'a pas dû piger la moitié de ce qui se passait. À présent, si vous me permettez une petite suggestion, je crois qu'un petit bol d'air nous ferait du bien, pour nous débarrasser de la frousse et affronter plus brillamment notre deuxième opportunité.

Sans attendre la réponse, Fermín me saisit par le bras et me guida le long du couloir jusqu'à l'escalier qui nous mena à un balcon suspendu entre Barcelone et le ciel. Une brise fine qui mordait avec appétit me caressa le visage.

— Fermez les yeux et inspirez profondément trois fois de suite. Tranquillement, comme si vos poumons descendaient jusqu'à vos pieds, conseilla Fermín. C'est un truc que m'a expliqué un moine tibétain un jour, un sacré débauché que j'ai connu quand j'officialisais comme réceptionniste et comptable dans un petit bobinard portuaire. Il était naïf, le petit coquin...

Je pris les trois inspirations profondes, et trois supplémentaires comme pourboire, aspirant à pleins poumons tous les bienfaits de l'air pur promis par Fermín et son gourou tibétain. La tête me tournait un peu, mais Fermín me soutint.

— N'allez pas non plus me tomber en catatonie ! Faites gaffe, la situation requiert calme et sérénité, mais pas de tomber dans les pommes.

J'ouvris les yeux et je découvris les rues désertes et la ville endormie à mes pieds. Il était environ trois heures du matin et l'hôpital de San Pablo était plongé dans une léthargie obscure, sa citadelle de coupoles, ses tours et ses arcs tissant des arabesques dans la brume qui se déversait depuis le sommet du Turó del Carmel. Je contemplai en silence cette Barcelone indifférente, seulement visible depuis les hôpitaux, étrangère aux craintes et

aux espoirs de l'observateur, et je laissai le froid me transpercer lentement jusqu'à m'éclaircir l'esprit.

— Vous allez penser que je suis un lâche, dis-je.

Fermín soutint mon regard et haussa les épaules.

— Ne dramatisez pas. Je pense surtout que vous avez la tension trop basse et l'angoisse trop élevée, ce qui revient au même mais qui vous exonère de toute responsabilité, et des moqueries. Heureusement, j'ai ici la solution.

Fermín déboutonna sa gabardine qui recelait un insondable bazar de prodiges, tout à la fois herboristerie ambulante, musée de curiosités et resserre d'engins et de reliques pêchés dans mille marchés aux puces et salles des ventes de énième catégorie.

— Je ne sais pas comment vous faites pour porter sur vous une telle quincaille, Fermín.

— C'est de la physique avancée ! Ma maigre anatomie comprenant majoritairement de la fibre musculaire et cartilagineuse, ce petit arsenal renforce mon champ gravitationnel et me procure un ancrage solide contre les vents et les marées. Et ne croyez pas que vous allez m'égarer aussi facilement avec des apostilles à côté de la plaque, nous ne sommes pas montés ici pour échanger des images ou marivauder.

Cet avertissement prononcé, Fermín exhuma de l'une de ses nombreuses poches une flasque en fer-blanc dont il dévissa le bouchon. Il huma le contenu comme s'il s'agissait des effluves du paradis et il sourit d'un air approbateur. Il me tendit la petite bouteille et, me regardant dans les yeux avec solennité, il hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Buvez maintenant ou vous le regretterez toute votre vie.

J'acceptai la flasque à contrecœur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça sent la dynamite...

— Balivernes. Ce n'est qu'un cocktail destiné à ressusciter les défunts et les petits gamins intimidés par les responsabilités qu'impose le destin. C'est une formule souveraine de mon cru, élaborée à partir d'anisette et de diverses eaux-de-vie mélangées à un mauvais brandy que j'achète au Gitan borgne qui tient le kiosque La Cazalla, le tout relevé de quelques gouttes de ratafia et de liqueur Arômes de Montserrat pour lui conférer ce bouquet caractéristique du potager catalan.

— Jésus, Marie, Joseph !

— Allez, c'est là qu'on voit les courageux ! Et ceux qui ne sont pas à la hauteur. Cul sec, comme un légionnaire infiltré dans un banquet de mariage.

J'obéis et avalai cette mixture infernale qui sentait l'essence sucrée. La liqueur me brûla les entrailles et Fermín me fit signe de répéter l'opération, sans me laisser le temps de récupérer mes esprits. Passant outre les protestations et les secousses intestinales, j'engloutis la deuxième dose, en remerciant la torpeur et l'apaisement que ce breuvage m'apportait.

— Comment ça va ? demanda Fermín. Mieux, n'est-ce pas ? Ça, c'est l'en-cas des champions.

J'opinai du chef et m'ébrouai, déboutonnant mon col de chemise. Fermín profita de l'occasion pour boire une gorgée de son breuvage avant de remiser la flasque dans sa gabardine.

— Rien de mieux que la chimie pour dompter la poésie. Mais n'y prenez pas goût, l'eau-de-vie c'est comme la mort-aux-rats ou la générosité : plus en on use, moins elle fait effet.

— N'ayez crainte.

Fermín signala les deux havanes qui dépassaient d'une autre poche de sa gabardine, puis il fit non de la tête en m'adressant un clin d'œil.

— Je gardais pour ce grand jour ces deux Cohíba, soustraits *in extremis* de l'humidificateur de mon futur beau-père de substitution, M. Gustavo Barceló, mais je crois qu'on va les laisser pour plus tard, je ne vous vois pas très en forme et il n'est pas question de laisser un bébé orphelin le jour de son apparition.

Fermín me tapota tendrement dans le dos et il attendit quelques secondes pour laisser le temps aux effluves de son cocktail de se répandre dans mon sang et à une voie lactée de sérénité éthylrique de masquer la sensation de panique sourde qui me paralysait. Dès qu'il nota l'aspect vitreux de mon regard et la dilatation de la pupille, qui précèdent l'hébétude générale des sens, il se lança dans le discours qu'il avait sûrement mijoté toute la nuit.

— Daniel, mon ami, Dieu, ou celui à qui échoit sa charge en son absence, a voulu qu'il soit plus facile d'être père et de mettre un enfant au monde que d'obtenir le permis de conduire. Une si malencontreuse circonstance se traduit par le fait qu'un nombre

exorbitant de crétins, de fouille-merde et de couillons se considèrent eux-mêmes diplômés en procréation et ils arborent la médaille de la paternité, bousillant pour toujours les malheureux enfants que leurs parties honteuses engendrent. Pour cette raison, et avec l'autorité que me confère à moi aussi la possibilité d'ensemencer ma bien-aimée Bernarda dès que la gonade et le sacrosaint mariage qu'elle exige de moi *sine qua non* le permettront, et grâce à quoi je vous suivrai dans ce voyage vers la grande responsabilité de la paternité, il est de mon devoir d'affirmer et j'affirme que vous, Daniel Sempere Gispert, blanc-bec et adulte débutant, en dépit de la maigre foi que vous avez en ce moment en vous-même et en votre viabilité comme *paterfamilias*, vous êtes et serez un géniteur exemplaire, bien que novice et un peu bêta en général.

Au milieu de la péroration, j'eus un blanc, conséquence de la formule alcoolique explosive ou de la pyrotechnie grammaticale déployée par mon bon ami.

— Fermín, je ne suis pas certain d'avoir compris ce que vous avez dit.

Il poussa un soupir.

— Ce que je voulais vous dire, c'est que je sais que vous êtes sur le point de perdre le contrôle de vos sphincters et que tout cela vous dépasse, Daniel, mais comme vous l'a dit madame votre sainte épouse, vous ne devez pas avoir peur. Les enfants, le vôtre du moins, viennent au monde coiffés, et avec un projet, et si on a un minimum de dignité et de pudeur et un cerveau dans la boîte crânienne, on trouve la manière de ne pas leur gâcher la vie et d'être un père dont ils n'auront jamais honte.

Je regardai à la dérobée ce petit homme qui aurait donné sa vie pour moi et qui trouvait toujours le mot, ou dix mille, pour résoudre tous les dilemmes ainsi que ma tendance occasionnelle à la flemme existentielle.

— Si ça pouvait être aussi simple que vous le dites, Fermín !

— Rien de ce qui vaut la peine dans cette vie n'est simple, Daniel. Quand j'étais jeune, je pensais que pour évoluer dans le monde, il suffisait d'apprendre à bien faire trois choses. Un : nouer les lacets de ses chaussures. Deux : déshabiller une femme minutieusement. Trois : lire pour savourer chaque jour des pages composées avec intelligence et habileté. J'avais l'impression

qu'un homme sûr de lui, qui savait caresser et apprenait à écouter la musique des mots, vivait davantage et surtout mieux. Or les années m'ont appris que ce n'est pas suffisant, et que la vie nous offre parfois l'opportunité d'aspirer à être un peu plus qu'un bipède qui mange, excrète et occupe un espace temporaire sur cette planète. Et aujourd'hui le destin, dans son inconscience infinie, a souhaité vous offrir, à vous, cette opportunité.

J'acquiesçai, peu convaincu.

— Et si je ne suis pas à la hauteur ?

— Daniel, s'il y a une chose que nous partageons, c'est bien la chance que nous avons eue de rencontrer des femmes que nous ne méritons pas. Il est clair et archi-clair que ce sont elles qui fourniront les besaces dans ce voyage, elles qui seront à la hauteur. Nous, nous devons simplement essayer de ne pas les décevoir. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Que j'adorerais vous croire les yeux fermés, mais que j'ai du mal.

Fermín remua la tête de droite à gauche, minimisant l'affaire.

— Ne craignez rien. C'est le mélange de spiritueux dont je vous ai gavé qui embrume votre piètre aptitude à comprendre ma rhétorique de haute volée. Mais vous savez que dans ces joutes j'affiche un beaucoup plus grand nombre de kilomètres au compteur que vous, et que, de façon générale, je tape plus juste qu'une carriole de saints.

— Ça, je ne vous le disputerai pas.

— Et vous avez raison, car vous perdriez au premier assaut. Me faites-vous confiance ?

— Bien sûr, Fermín. Aveuglément. Je vous suivrais au bout du monde, vous le savez.

— Alors croyez-moi et fiez-vous aussi à vous-même, comme je le fais.

Je le regardai droit dans les yeux et acquiesçai lentement.

— Est-ce que vous avez repris vos esprits ? demanda Fermín.

— Je crois que oui.

— Alors corrigez-moi cette triste figure, assurez-vous que votre masse testiculaire est bien à sa place et retournez dans la chambre embrasser Mme Bea et le rejeton comme il se doit, comme l'homme que vous et moi venons de faire de vous. Car soyez certain que le

garçon que j'eus l'honneur de rencontrer un soir, il y a des années, sous les arcades de la Plaza Real, et qui m'a causé tant de frayeurs depuis, doit persévérer dans cette aventure, qui n'en est qu'à son prélude. Il nous reste beaucoup à vivre, Daniel, et ce qui nous attend n'est plus une affaire de gamin. Êtes-vous avec moi ? Jusqu'au bout du monde, dont rien ne dit qu'il n'est pas au coin de la rue ?

Je ne trouvai rien d'autre à faire que de l'enlacer.

— Qu'est-ce que je ferais sans vous, Fermín ?

— Vous vous tromperiez souvent. À présent, par mesure de prudence, sachez qu'un des effets secondaires les plus courants de l'ingestion du breuvage que vous venez de boire est l'amollissement temporaire de la pudeur et une certaine exubérance dans le muscle sentimental. Aussi, quand Mme Bea vous verra entrer dans la chambre, regardez-la dans les yeux pour qu'elle sache que vous l'aimez vraiment.

— Elle le sait.

Fermín fit non de la tête, patiemment.

— Croyez-moi, insista Fermín. Vous n'avez pas besoin de le dire si cela vous fait honte, car nous sommes ainsi faits, nous les mâles, et la testostérone n'exhorte pas à la poésie. Mais qu'elle le ressente. Ces choses-là, il faut les démontrer plutôt que d'en parler. Et attention, pas de Pâques aux Rameaux ! Tous les jours.

— J'essaierai.

— Faites mieux qu'essayer, Daniel.

C'est ainsi que, dépouillé de l'éternel et fragile refuge de mon adolescence par les soins de Fermín, et grâce à lui, je me dirigeai vers la chambre où m'attendait mon destin.

Le souvenir de cette nuit devait me revenir en mémoire de nombreuses années plus tard quand, réfugié à l'aube dans l'arrière-boutique de la vieille librairie de la rue Santa Anna, j'essayais une fois de plus d'affronter la page blanche, sans savoir par où commencer à m'expliquer à moi-même la véritable histoire de ma famille, une entreprise à laquelle je me consacrais depuis des mois, des années, mais à laquelle j'avais été incapable de contribuer par une seule ligne valable.

Profitant d'un accès d'insomnie, qu'il attribuait à la digestion d'un demi-kilo de rillons, Fermín avait décidé de me rendre une

petite visite très matinale. Me voyant agoniser, armé d'un stylographe qui gouttait comme une vieille voiture, devant une page blanche, il s'assit à côté de moi et soupesa le flot de feuilles froissées répandues à mes pieds.

— Ne le prenez pas mal, Daniel, mais avez-vous la moindre idée de ce que vous êtes en train de faire ?

— Non, admis-je. Peut-être que si j'essayais avec une machine à écrire, ça changerait tout. Dans les publicités, ils vantent l'Underwood, le choix des professionnels.

Fermín considéra la promesse publicitaire avant de nier d'un mouvement lent de la tête.

— Il y a des années-lumière entre dactylographier et écrire.

— Merci pour vos encouragements. Et vous, que faites-vous à une heure pareille ?

Fermín se palpa le ventre.

— L'ingestion d'un goret entier à l'état de friture m'a tourneboulé l'estomac.

— Voulez-vous un peu de bicarbonate ?

— Je ne préfère pas, cela me provoque des érections nocturnes, avec toutes mes excuses, et alors il n'y a vraiment plus moyen de fermer l'œil.

J'abandonnai la plume, ainsi que ma énième tentative de rédiger une seule phrase utilisable. Je cherchai le regard de mon ami.

— Tout va bien par ici, Daniel ? Hormis la campagne infructueuse que vous menez contre le roman, je veux dire...

Je haussai les épaules. Comme toujours, Fermín avait fait son apparition dans un moment providentiel, faisant honneur à sa condition de *fripouillus ex machina*.

— Je ne sais pas vraiment comment vous demander une chose qui me trotte dans la tête depuis longtemps, hasardai-je.

Fermín mit la main devant la bouche et fit un rot bref mais appuyé.

— Si c'est en relation avec quelque combine d'alcôve, vous pouvez parler sans honte, je vous rappelle que, sur ces sujets, je suis comme qui dirait diplômé de l'université.

— Non, ce n'est pas une histoire d'alcôve.

— Dommage, car j'ai une information toute fraîche sur une ou deux petites ruses qui...

— Fermín, le coupai-je, croyez-vous que j'ai vécu la vie que je devais avoir, que j'ai été à la hauteur ?

Mon ami resta sans voix. Il baissa les yeux et soupira.

— Ne me dites pas que cette phase de Balzac raté a à voir avec ça, en réalité ? Recherche spirituelle et tout le tremblement...

— N'écrit-on pas pour se comprendre un peu mieux soi-même ? Et aussi le monde ?

— Non, pas quand on sait ce qu'on fait, ce dont vous...

— Vous êtes un piètre confesseur, Fermín. Aidez-moi un peu.

— Je croyais que vous tentiez de vous métamorphoser en romancier, pas en bigot.

— Dites-moi la vérité. Vous qui me connaissez depuis que je suis enfant, est-ce que je vous ai déçu ? Ai-je été le Daniel que vous attendiez ? Celui que ma mère aurait aimé que je sois ? Dites-moi la vérité.

Fermín leva les yeux au ciel.

— La vérité, ce sont les âneries proférées par les gens qui croient savoir quelque chose, Daniel. J'en sais autant sur la vérité que sur la taille de la *brassière**¹ de cette femme formidable au nom et au buste pointus, celle que nous avons vue au cinéma Capitol l'autre jour.

— Kim Novak, précisai-je.

— Dieu et la loi de la pesanteur aient son âme ! Eh bien non, vous ne m'avez pas déçu, Daniel. Jamais. Vous êtes un homme bon et un véritable ami. Et si vous voulez connaître mon opinion, oui, je crois que votre défunte mère Isabella aurait été fière de vous, et qu'elle aurait jugé que vous étiez un bon fils.

— Mais pas un bon romancier, souris-je.

— Écoutez, Daniel, vous êtes romancier comme je suis moine. Vous le savez. Et aucun stylographe, aucune Underwood sous le soleil n'y changera quelque chose.

Je soupirai et m'abandonnai à un long silence. Fermín m'observait, l'air pensif.

— Vous savez, Daniel, je pense vraiment qu'après tout ce que nous avons traversé, vous et moi, je demeure ce pauvre malheureux

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

que vous avez rencontré, allongé par terre dans la rue, et que vous avez emmené chez vous par charité, et que vous êtes encore cet enfant affligé qui allait par le monde, perdu, se heurtant à d'incalculables mystères, persuadé que s'il les résolvait par miracle, il récupérerait peut-être le visage de sa mère et la mémoire de la vérité que le monde lui avait volée.

Je soupesai ces paroles, qui avaient fait mouche.

— Ce serait si terrible, si c'était le cas ?

— Ça pourrait être pire. Vous pourriez être un romancier, comme votre ami Carax.

— Si ça se trouve, ce que je devrais faire c'est le retrouver et le convaincre d'écrire cette histoire, fis-je remarquer. Notre histoire.

— C'est ce que dit parfois votre fils Julián.

Je regardai Fermín du coin de l'œil.

— Que dit Julián ? Que sait-il de Carax ? Auriez-vous parlé de Carax à mon fils ?

Fermín prit son air officiel d'agnelet décapité.

— Moi ?

— Que lui avez-vous raconté ?

Fermín souffla, dédramatisant le sujet.

— Des brouilles. Des notes de bas de page complètement inoffensives, tout au plus. Ce qui se passe, c'est que l'enfant manifeste des dispositions inquisitrices et une grande intelligence, et bien entendu, il saisit tout et il en tire des conclusions. Ce n'est pas ma faute si le petit est dégourdi. À l'évidence, il ne tient pas ça de vous.

— Jésus, Marie, Joseph... Bea sait-elle que vous lui avez parlé de Carax ?

— Je ne mets pas mon nez dans votre vie conjugale. Toutefois, je doute qu'il existe beaucoup de choses que Mme Bea ne sache pas ou ne devine pas.

— Je vous interdis catégoriquement de parler de Carax à mon fils, Fermín.

Le petit homme porta la main à sa poitrine et opina avec solennité.

— J'avale ma langue. Motus et bouche cousue. Que l'ignominie la plus noire s'abatte sur moi si dans un moment d'égarément je rompais ce vœu solennel de silence.

— Cela dit, ne mentionnez pas non plus Kim Novak, je le connais.

— Sur ce point, je suis aussi innocent que l'agneau qui ôte le péché du monde. Ce sujet, c'est le petit qui l'aborde, il est tout sauf idiot.

— Vous êtes impossible.

— J'accepte avec abnégation vos piques injustes, car je les sais provoquées par la frustration devant la chétivité de votre propre esprit. Votre excellence aurait-elle un nom à ajouter à la liste noire des patronymes à ne pas mentionner, à part Carax ? Bakounine ? Estrellita Castro ?

— Pourquoi n'allez-vous pas dormir pour me laisser en paix, Fermín ?

— En vous laissant seul ici face au danger ? Taisez-vous, il faut au moins un adulte raisonnable dans le public.

Fermín examina le stylographe et la pile de feuilles blanches qui attendaient sur le bureau, fasciné, comme s'il s'agissait d'un ensemble d'instruments chirurgicaux.

— Avez-vous trouvé comment démarrer cette entreprise ?

— Non. J'en étais là quand vous êtes arrivé et que vous avez commencé à débiter des sottises.

— Balivernes. Sans moi, vous n'écrirez même pas la liste de courses.

Enfin convaincu, il se retroussa les manches devant la tâche titanesque qui nous attendait, il se cala sur une chaise à côté de moi et me regarda avec, dans les yeux, l'intensité de ceux qui n'ont presque pas besoin de mots pour se comprendre.

— En parlant de listes : moi, sur cette affaire de bouquin, j'en sais encore moins que sur la fabrique et l'usage du cilice, mais j'ai dans l'idée qu'avant de commencer à raconter quoi que ce soit il faudrait dresser la liste de ce qu'on veut raconter. Faire un inventaire, disons.

— Une feuille de route ? suggèrai-je.

— Une feuille de route, c'est ce qu'on ébauche quand on ne sait pas bien où on va et qu'on essaie de se convaincre, soi-même et quelque autre niais, qu'on se dirige quelque part.

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, insistai-je. L'automystification est le secret de toute entreprise impossible.

— Vous voyez ? Nous formons un tandem imbattable. Vous notez et je pense.

— Eh bien, pensez à voix haute.

— Ce machin contient-il suffisamment d'encre pour effectuer le voyage aller et retour aux enfers ?

— Suffisamment pour se mettre en route, en tout cas. Il ne reste plus qu'à décider par quoi commencer la liste.

— Si on commençait par la façon dont vous avez fait sa connaissance ? demandai-je.

— La connaissance de qui ?

— Qui cela peut-il être, Fermín ? Notre Alice dans la Barcelone des merveilles, bien sûr !

Une ombre passa sur le visage de Fermín.

— Cette histoire, je ne crois pas l'avoir jamais racontée à personne, Daniel. Pas même à vous.

— Quelle meilleure porte d'entrée alors, pour pénétrer dans le labyrinthe ?

— Un homme devrait pouvoir mourir en emportant avec lui un petit secret, objecta Fermín.

— Trop de secrets, voilà ce qui conduit l'homme à la tombe avant l'heure.

Fermín haussa les sourcils, surpris.

— Qui a dit cela ? Socrate ? Moi ?

— Non. Daniel Sempere Gispert, pour une fois, l'*Homo ploucus*, il y a seulement quelques secondes.

Fermín sourit, satisfait, et il dépapillota un Sugus au citron qu'il porta à sa bouche.

— Ça vous a pris des années, mais vous avez fini par apprendre de votre maître, petit coquin. Vous en voulez un ?

J'acceptai le Sugus car je savais que c'était le bien le plus précieux de tout le patrimoine de mon ami Fermín, et qu'il m'honorait en partageant son trésor.

— Daniel, avez-vous déjà entendu le poncif selon lequel à la guerre et en amour tout est permis ?

— Quelques fois. Généralement dans la bouche de ceux qui sont davantage partisans de la guerre que de l'amour.

— C'est bien cela, parce que, dans le fond, c'est un mensonge pourri.

— Alors la vôtre, c'est une histoire d'amour ou de guerre ?
Fermín haussa les épaules.

— Quelle différence ?

Et ainsi, protégé par la nuit, deux Sugus et des souvenirs envoûtants qui menaçaient de s'évanouir dans la brume du temps, Fermín commença à tirer les fils qui tisseraient la fin, et le début, de notre histoire...

Extrait de

Le Labyrinthe des esprits

(*Le Cimetière des Livres oubliés*, volume IV),

de Julián Carax.

Édition assurée par Émile de Rosiers Castellaine

Éditions de la Lumière, Paris, 1992.

DIES IRAE

Barcelone

Mars 1938



Le roulis le réveilla. En ouvrant les yeux, le passager clandestin perçut une obscurité qui se perdait à l'infini. Le va-et-vient du bateau, la puanteur de salpêtre et les griffures de la mer contre la coque lui rappelèrent qu'il n'était pas sur la terre ferme. Il écarta les sacs qui lui avaient servi de couche et il se redressa lentement, examinant la grande composition de colonnes et de voûtes qui formait la cale du cargo. La vision lui parut onirique, une cathédrale immergée peuplée de ce qui ressemblait au butin volé dans cent musées et palais. Les contours d'une écurie de voitures de luxe recouvertes de toiles semi-transparentes se profilaient au milieu d'une batterie de sculptures et de tableaux. À côté d'une grande pendule, on distinguait une cage où un perroquet au plumage magnifique l'observait d'un air sévère, interrogeant sa condition de clandestin. Un peu plus loin, il aperçut une réplique du *David* de Michel-Ange qu'un plaisantin avait couronné d'un tricorne de la garde civile. Derrière, une armée spectrale de mannequins revêtus de vêtements d'époque paraissaient figés dans une perpétuelle valse viennoise. Sur un côté, appuyée contre l'armature d'un luxueux carrosse funéraire aux parois de verre, sarcophage inclus, se trouvait une pile de vieilles affiches publicitaires encadrées. L'une d'elles annonçait une corrida dans l'enceinte de Las Arenas avant-guerre. Le nom d'un certain Fermín Romero de Torres figurait sur la liste des toréadors à cheval. Ses yeux caressèrent les lettres et le passager clandestin, connu jusqu'alors sous un autre nom qu'il devrait bientôt abandonner dans les cendres de cette guerre, forma silencieusement les mots entre ses lèvres.

Fermín

Romero de Torres

Un joli nom, se dit-il. Musical. Opératique. À la hauteur d'une existence épique et licencieuse d'éternel passager clandestin de la vie. Fermín Romero de Torres, ou le petit homme maigre au nez énorme qui adopterait prochainement ce patronyme, avait passé les deux jours précédents caché dans les entrailles de ce navire marchand parti de Valence deux nuits plus tôt. Il avait pu se glisser à bord par miracle, tapi dans un grand coffre rempli de vieux fusils, camouflé au milieu de marchandises de toute sorte. Une partie des armes étaient enveloppées dans des sacs noués afin de les protéger de l'humidité, les autres voyageaient nues, empilées les uns sur les autres, lui paraissant plus enclines à exploser à la figure du premier malheureux milicien venu, ou de lui-même s'il s'appuyait où il ne devait pas, qu'à abattre l'ennemi.

Pour se dérouiller les jambes et combattre l'engourdissement causé par le froid et l'humidité suintant des parois de la coque, Fermín s'aventurait toutes les demi-heures dans l'enchevêtrement de conteneurs et de caisses d'approvisionnement à la recherche de quelque chose de comestible ou, à défaut, de quoi tuer le temps. Lors d'une de ses allées et venues, il s'était lié d'amitié avec un raton, vétéran de ce genre de situations, qui, passé la période de méfiance initiale, s'approchait maintenant de lui, timidement, et partagea, dans la chaleur de son giron, des morceaux de fromage aigre que Fermín avait trouvés dans une des caisses de nourriture. Le fromage, ou quoi que fut cette substance caoutchouteuse et graisseuse, avait un goût de savon, et le discernement gastronomique de Fermín ne lui permettait pas de conclure qu'une vache ou un ruminant quelconque avait mis la moindre main ou sabot à la pâte pour le confectionner. Mais c'est le propre des sages de reconnaître qu'en matière de goût rien n'est écrit, et que si c'était toutefois le cas, la misère de ces temps altérerait hardiment la phraséologie. Pour cette raison, les deux se régalerent du festin avec l'enthousiasme que procurent des mois de famine accumulés.

— Ami rongeur, un des avantages des conflits belliqueux est que, du jour au lendemain, la cochonnerie semble un régal des dieux, et même une crotte savamment agencée sur une brochette exhale le *bouquet** sensationnel d'une *boulangerie** parisienne. Cette diète quasi militaire de soupes à base d'eau sale et de mie de pain coupée de sciure tanne l'esprit et développe la sensibilité du palais au point qu'on s'aperçoit un jour que même le liège couvrant les murs peut avoir la saveur de la couenne d'un porc ibérique, quand la chance ne sourit pas.

Le raton écoutait patiemment Fermín tandis qu'ils conversaient tous les deux à propos des vivres soustraits de certaines caisses en bois par le passager clandestin. Il arrivait au rongeur rassasié de s'endormir à ses pieds. Fermín l'observait, devinant que s'ils s'entendaient bien, c'était parce qu'au fond ils se ressemblaient.

— Nous sommes identiques, compère, nous endurons avec philosophie le fléau du singe *erectus* et nous grappillons ce que nous pouvons pour survivre. Dieu veuille qu'un jour pas trop lointain les primates s'éteignent d'une mornifle et qu'ils s'en aillent bouffer les pissenlits par la racine avec les diplodocus, les mammoths et les dodos afin que vous, créatures travailleuses et pacifiques qui vous contentez de manger, de forniquer et de dormir, vous puissiez hériter la terre, ou tout au moins la partager avec le cafard et quelque autre coléoptère.

Si le raton était en désaccord, il ne le manifestait pas. Sa convivialité était amiable et sans prééminence. Une entente entre gentlemen, en somme. Durant la journée, ils entendaient l'écho des pas et des voix de l'équipage qui ricochaient dans la sentine. Les rares fois où un membre d'équipage s'aventurait dans la cale, généralement pour voler quelque chose, Fermín filait se cacher dans la caisse de fusils dont il était sorti et, bercé par la mer et l'odeur de poudre, il se laissait aller à faire un petit somme. Lors de son deuxième jour à bord, explorant le bazar des merveilles cachées dans la panse de ce Léviathan, Fermín – Jonas moderne spécialiste des saintes écritures à ses moments perdus – trouva une caisse remplie de bibles finement reliées. La trouvaille lui parut pour le moins audacieuse et pittoresque, mais à défaut d'autre nourriture littéraire, il emprunta un exemplaire et, à

la lueur d'une bougie également prélevée sur le chargement, il lisait à haute voix pour lui et son compagnon de traversée des extraits choisis du Nouveau Testament, qui lui avait toujours semblé beaucoup plus divertissant et truculent que l'Ancien.

— Soyez attentif, maître, car voici que survient une parabole ineffable au symbolisme profond, assaisonnée d'incestes et de mutilations en quantité suffisante pour entraîner un changement de caleçon chez les frères Grimm.

Les heures et les jours d'asile en mer passèrent ainsi jusqu'au 17 mars 1938. Fermín ouvrit les yeux et s'aperçut que son ami le rongeur était parti. Peut-être était-ce la lecture, la veille au soir, de quelques passages de l'Apocalypse de saint Jean qui avait effrayé le raton, ou alors l'intuition que la traversée touchait à sa fin et qu'il convenait de se faire oublier. Engourdi par une nouvelle nuit dans ce froid qui perçait les os, Fermín tituba jusqu'au mirador que constituait un œil-de-bœuf laissant pénétrer la lueur d'une aube écarlate. La petite fenêtre ronde se trouvait à cinquante centimètres à peine de la ligne de flottaison et Fermín vit le soleil se lever sur une mer cramoisie. Il traversa la cale dans sa largeur en évitant les caisses de munitions et un tas de bicyclettes rouillées attachées par des cordes à la paroi d'en face, et il jeta un coup d'œil. Le faisceau vapoureux du phare du port balaya la coque du navire, projetant à intervalles réguliers une rafale d'aiguilles lumineuses à travers toutes les ouvertures de la cale. Au loin, la ville de Barcelone s'étendait dans un mirage de brume rampant entre les tours de guet, les coupoles et les tours. Fermín sourit intérieurement, oublieux un instant du froid et des meurtrissures sur son corps, fruits des escarmouches et des mésaventures survenues dans son dernier port de passage.

— Lucía... murmura-t-il, revoyant les traits de ce visage dont le souvenir l'avait maintenu en vie dans les pires situations.

Il extirpa de la poche intérieure de sa veste une enveloppe qui ne l'avait pas quitté depuis son départ de Valence et il soupira. Le mirage s'évanouit presque immédiatement. Le cargo était beaucoup plus près du port qu'il ne l'avait supposé. Tout passager clandestin qui se respecte sait que le plus difficile n'est pas de se glisser à bord, mais d'en sortir sain et sauf, de quitter

l'embarcation sans être vu. S'il voulait conserver l'espoir de fouler la terre ferme et avec tous ses abatis en état de marche, il lui fallait commencer à préparer sa stratégie de fuite. Les pas et l'activité de l'équipage s'amplifiaient sur le pont quand il sentit que le navire commençait à virer et que les moteurs ralentissaient l'allure en passant l'embouchure du port. Il rangea la lettre et se hâta d'effacer les traces de sa présence, cachant les restes de bougies utilisées, les sacs qui lui avaient servi de literie, la Bible, objet de ses lectures contemplatives, et les miettes de succédané de fromage et de biscuits rances. Puis il referma du mieux possible les caisses qu'il s'était enhardi à ouvrir pour chercher des vivres, frappant les clous avec le talon râpé de ses bottes éculées. Observant leur état piteux, Fermín se dit que dès qu'il aurait gagné la terre ferme et accompli sa promesse son objectif suivant serait de se dégotter une paire de chaussures qui n'aient pas d'air d'avoir été chipées dans une morgue. Tout en s'agitant dans la cale, le passager clandestin pouvait voir, à travers les yeux-de-bœuf, le navire pénétrer dans les eaux du port de Barcelone. Il colla une nouvelle fois son nez contre la vitre et il frissonna en apercevant la silhouette du château et de la prison militaire de Montjuïc au sommet de la colline, surplombant la ville comme un oiseau de proie.

— Si tu ne fais pas attention, tu finiras là-bas... se mit-il lui-même en garde.

Le sommet de la statue de Christophe Colomb se profilait au loin, pointant le doigt dans la mauvaise direction, comme toujours, confondant le continent américain avec l'archipel des Baléares. Derrière ce découvreur désorienté, débutaient les Ramblas, qui montaient vers le cœur de la vieille ville où l'attendait Lucía. Un instant, il l'imagina, parfumée, entre les draps. La culpabilité et la honte écartèrent cette image de ses pensées. Il avait trahi sa promesse.

— Misérable, se dit-il à lui-même.

Treize mois et sept semaines s'étaient écoulés depuis qu'il l'avait vue pour la dernière fois, treize mois qui lui pesaient comme treize années. La dernière image qu'il vola avant de regagner sa cachette était celle de la Vierge de la Mercé, la patronne de la ville, juchée sur la coupole de sa basilique face au port,

perpétuellement prête à s'envoler par-dessus les toits de Barcelone. Fermín lui recommanda son âme et sa misérable carcasse, car même s'il n'avait plus mis les pieds dans une église depuis l'âge de neuf ans, quand il avait confondu la chapelle de son village natale avec la bibliothèque municipale, il jura à qui pouvait et voulait bien l'entendre que si la Vierge – ou un quelconque émissaire, doté de pouvoirs célestes – intercédait en sa faveur et l'aidait à arriver à bon port sans contretemps graves ni lésions nécessairement mortelles, il réorienterait sa vie vers la contemplation spirituelle, et il deviendrait un client assidu de l'industrie du missel. Sa promesse conclue, il se signa à deux reprises et il se dépêcha de se cacher de nouveau dans la caisse de fusils, étendu sur la couche d'armes comme un défunt dans un cercueil. Juste avant de refermer le couvercle, Fermín aperçut son compagnon le raton qui l'observait, grimpé sur une pile de coffres entassés jusqu'au plafond de la cale.

— *Bonne chance, mon ami**, murmura-t-il.

Une seconde plus tard, il plongea dans cette obscurité qui sentait la poudre, le métal froid des fusils contre sa peau et sa chance jetée tel un dé, sans retour.

2

Tout de suite après, Fermín entendit le bruit des moteurs qui s'éteignaient, le navire balançant à la cape dans les eaux paisibles du port. D'après ses calculs, il n'avait pas encore atteint le quai. Après deux ou trois escales au cours de la traversée, son ouïe avait appris à déchiffrer le protocole et la cacophonie qui accompagnaient la manœuvre d'accostage, du dédoublement des amarres et du martèlement des chaînes de l'ancre aux gémissements de l'armature sous la tension de la coque tirée contre le quai. Au-delà d'une agitation inhabituelle de pas et de voix sur le pont, il ne parvint à reconnaître aucun de ces signes. Pour une raison quelconque, le capitaine avait décidé d'arrêter le bateau avant l'heure et Fermín serra les dents et se signa encore une fois ; il avait appris dans les quasi deux années précédentes de guerre que l'inattendu avance souvent main dans la main avec le regrettable.

— Ma petite Vierge, je renonce à mon agnosticisme irréductible et aux mauvais conseils de la physique moderne – murmura-t-il confiné dans cette sorte de cercueil qu’il partageait avec des fusils de troisième main.

Sa supplique obtint sans tarder une réponse. Fermín entendit ce qui paraissait être un bateau plus petit approcher et frôler la coque du cargo. Puis des pas lourds – martiaux presque – s’écrasant sur le pont au milieu de l’agitation bruyante de l’équipage. Fermín avala sa salive. Ils avaient été abordés.

3

“Trente années en mer, et le pire arrive toujours quand on touche la terre ferme”, pensa le capitaine Arráez en regardant depuis la passerelle le groupe d’hommes qui venaient de grimper à bâbord par l’échelle de coupée. Ils brandissaient des fusils avec des gestes menaçants, poussaient les membres d’équipage sur le côté et ouvraient la voie à celui qui devait être leur chef, supposa-t-il. Arráez était de ces hommes de mer au teint et aux cheveux brûlés par le soleil et le sel, au regard liquide paraissant toujours voilé de larmes. Quand il était jeune, il avait cru qu’on embarquait par goût de l’aventure, mais le temps lui avait appris que cette dernière vous attendait toujours dans un port, et avec une idée derrière la tête. En mer, il n’avait peur de rien. Sur la terre ferme, en revanche, et plus encore ces jours-ci, la nausée le submergeait.

— Bermejo, prenez la radio et prévenez le port qu’on nous a arrêtés momentanément, nous arriverons en retard.

Bermejo, son second, pâlit et manifesta un début de ce tremblement qu’il avait développé au cours de ces derniers mois de bombardements et de grabuge. Ancien maître d’équipage sur des bateaux de croisières fluviales sur le Guadalquivir, le pauvre Bermejo n’avait pas l’estomac pour ce travail.

— Je leur dis que nous avons été arrêtés par qui, mon capitaine ?

Arráez posa le regard sur la silhouette qui venait de fouler son pont. Revêtu d’une gabardine noire et muni de gants et

d'un chapeau mou, l'homme était apparemment le seul à ne pas porter d'arme. Il le regarda traverser le pont d'un pas lent. L'expression de son visage dénotait un flegme et un détachement parfaitement calculés. Ses yeux cachés derrière des verres foncés glissaient sur les visages des membres d'équipage et ses traits ne trahissaient pas la moindre expression. Il s'arrêta enfin au milieu du pont et il leva la tête vers la passerelle, se découvrant et saluant d'un mouvement de chapeau, un sourire reptilien sur les lèvres.

— Fumero, murmura le capitaine.

Bermejo, qui paraissait avoir rétréci de dix centimètres depuis que ce personnage serpentait le long du pont, le regarda, blanc comme un linge.

— Qui ? parvint-il à articuler.

— La police politique. Descendez et dites aux hommes de ne pas faire les imbéciles. Ensuite prévenez le port par radio, comme je vous l'ai dit.

Il acquiesça, sans bouger d'un pouce. Arráez le fixa du regard.

— Bermejo, descendez. Et essayez de ne pas vous pisser dessus, pour l'amour du ciel.

— Oui, mon capitaine.

Le capitaine resta seul quelques instants sur la passerelle. La journée était claire, avec un ciel cristallin et des touches de nuages en fuite qui auraient fait le ravissement d'un aquarelliste. Il songea une seconde à prendre le revolver qu'il gardait sous clef dans l'armoire de sa cabine, mais la naïveté de cette idée lui arracha un sourire amer. Il prit une inspiration profonde, ajusta les boutons de sa veste élimée, quitta la passerelle et descendit sur le pont où l'attendait sa vieille connaissance en caressant une cigarette du bout des doigts.

4

— Capitaine Arráez, bienvenue à Barcelone.

— Merci lieutenant.

Fumero sourit.

— Commandant, à présent.

Arráz fit un geste affirmatif, soutenant le regard caché derrière les verres fumés qui empêchaient de deviner sur qui ou sur quoi se posaient les yeux acérés de Fumero.

— Félicitations.

Fumero lui tendit une de ses cigarettes.

— Non merci.

— C'est de la marchandise de qualité, invita Fumero. Du tabac blond, américain.

Le capitaine accepta la cigarette qu'il rangea dans sa poche.

— Désirez-vous examiner les papiers et les permis, mon commandant ? Tout est à jour, avec les autorisations et les tampons du gouvernement de la Généralité...

Fumero haussa les épaules en exhalant d'un air las une bouffée de fumée, observant la braise de sa cigarette avec un léger sourire.

— Je suis sûr que tous vos papiers sont en règle. Dites-moi plutôt : quel chargement transportez-vous à bord ?

— De l'approvisionnement. Des médicaments, des armes et des munitions. Et plusieurs lots de biens confisqués pour être mis aux enchères. Je tiens à votre disposition l'inventaire avec le tampon gouvernemental de la délégation à Valence.

— Je n'en attendais pas moins de vous, capitaine. Mais cela concerne les autorités portuaires et les douanes. Je ne suis qu'un simple serviteur du peuple.

Arráz approuva tranquillement sans perdre de vue qu'il ne devait pas quitter du regard ces deux verres noirs et impénétrables.

— Si le commandant daigne me dire ce qu'il cherche, je me ferai un plaisir...

Fumero lui fit signe de l'accompagner et ils déambulèrent tous deux sur le pont sous le regard des membres d'équipage qui les observaient, dans l'expectative. L'homme s'arrêta enfin, et après avoir tiré une dernière bouffée, il lança sa cigarette par-dessus bord. Il s'appuya contre le bastingage et il contempla Barcelone comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Vous sentez, capitaine ?

Arráz attendit un moment avant de répondre.

— Je ne sais pas très bien à quoi vous vous référez, commandant.

Fumero lui tapota le bras affectueusement.

— Inspirez longuement. Tranquillement. Vous allez voir, vous sentirez.

Le capitaine échangea un regard avec Bermejo. Les membres d'équipage se regardaient entre eux, déconcertés. Fumero se retourna, les invitant du geste à prendre une grande inspiration.

— Non ? Personne ?

Arráz tenta de s'arracher un sourire qui ne parvint pas jusqu'à ses lèvres.

— Eh bien moi, je le sens, dit Fumero. Ne me dites pas que vous n'aviez rien remarqué.

Arráz fit un vague signe d'acquiescement.

— Bien sûr que si, le pressa Fumero. Bien sûr que vous le sentez. Comme moi et comme tous ceux qui sont ici. Ça sent le rat. Le rat puant que vous cachez à bord.

Arráz fronça les sourcils, perplexe.

— Je peux vous assurer...

L'homme leva la main pour le faire taire.

— Quand un rat se glisse chez soi, il n'y a pas moyen de s'en débarrasser. On lui donne du poison, il le mange. On met des pièges, il chie dessus. Le rat est ce qu'il y a de plus difficile à éliminer. Parce qu'il est lâche. Parce qu'il se cache. Parce qu'il se croit plus intelligent que nous.

Il prit quelques secondes pour savourer ses paroles.

— Savez-vous quel est le seul moyen d'en finir avec un rat, capitaine ? Comment on se débarrasse de lui une fois pour toutes ?

Arráz fit non de la tête.

— Je l'ignore, commandant.

Fumero sourit en montrant ses dents.

— Bien sûr. Parce que vous êtes un homme de mer et que vous n'avez pas besoin de le savoir. Ça, c'est mon travail. C'est la raison pour laquelle la révolution m'a mis au monde. Observez, capitaine. Observez et prenez-en de la graine.

Avant qu'Arráz n'ait pu ajouter quoi que ce soit, Fumero s'éloigna en direction de la poupe du navire, suivi de ses hommes. Le capitaine constata qu'il s'était trompé. Le commandant était armé. Il brandissait un révolver luisant dans sa main, une pièce

de collection. Il traversa le pont en bousculant sans égard tous les membres d'équipage qui se trouvaient sur son chemin, et il ignora l'entrée qui conduisait aux cabines. Il savait où il allait. Sur un geste de lui, ses hommes encerclèrent la trappe qui fermait la cale et attendirent l'ordre. Fumero se pencha sur la plaque de métal et cogna doucement, comme s'il frappait à la porte d'un vieil ami.

— Surprise ! entonna-t-il.

Quand ses hommes arrachèrent pratiquement la trappe, exposant les entrailles du cargo à la lumière, Arrázé repartit se cacher sur la passerelle. Il en avait assez vu et appris au cours de ces deux années de guerre. La dernière chose qu'il vit fut la façon dont Fumero se léchait les babines à la manière d'un chat juste avant de s'engouffrer, révolver à la main, dans les profondeurs du cargo.

5

Après des jours passés dans la cale, enfermé, à respirer le même air vicié, Fermín sentit le parfum d'une brise fraîche qui entra par la trappe et se glissait par les fentes de la caisse d'armes où il s'était réfugié. Il pencha la tête légèrement de côté et il parvint à voir par la petite ouverture entre le couvercle et le bord un éventail de faisceaux lumineux poussiéreux qui balayait l'espace. Des lampes torches.

La lumière blanche et vaporeuse caressait lentement les contours du chargement et révélait des transparences sur les toiles qui recouvraient les automobiles et les œuvres d'art. Le bruit des pas et l'écho métallique qui ricochaient dans la sentine se rapprochèrent lentement. Fermín serra les mâchoires et refit mentalement tout le trajet qu'il avait suivi pour revenir à sa cachette, se remémorant toutes les étapes. Les ballots, les bougies, les restes de nourriture ou les traces de pas qu'il avait pu laisser au long des passages pratiqués dans le chargement. Il pensait n'avoir rien négligé. Ils ne le trouveraient jamais ici, se dit-il. Jamais.

Puis il entendit la voix aigrelette et familière prononcer son nom comme s'il susurrant une mélodie, et ses genoux se transformèrent en gelée.

Fumero.

La voix et les pas étaient très proches. Fermín ferma les yeux comme un enfant terrorisé par un bruit étrange dans l'obscurité de sa chambre qui ne croyait pas que cela le protégeait, non, mais qui n'osait pas reconnaître la silhouette au-dessus de son lit qui se penchait sur lui. À l'instant, Fermín perçut les pas à quelques centimètres à peine, qui allaient et venaient très posément. Les doigts gantés caressèrent le couvercle de la caisse, tel un serpent glissant sur la surface. Fumero sifflait une mélodie. Fermín retint sa respiration et garda les yeux fermés. Des gouttes de sueur tombaient de son front et il dut serrer les poings pour empêcher ses mains de trembler. Il n'osa pas bouger un seul muscle, craignant que le frôlement de son corps contre les sacs qui contenaient certains des fusils ne provoquât le moindre bruit.

Il s'était peut-être trompé. Peut-être qu'ils le trouveraient, qu'il n'existait aucun endroit au monde où se cacher et vivre un jour de plus, et que c'était une journée aussi bonne que n'importe quelle autre pour jeter l'éponge, en définitive. Cela étant, rien ne l'empêchait d'ouvrir cette caisse à coups de pied et d'affronter la situation en brandissant un des fusils sur lesquels il était couché. Mieux valait mourir criblé de balles en deux secondes qu'entre les mains de Fumero et de ses joujoux, après être resté deux semaines suspendu au plafond dans un cul-de-basse-fosse du château de Montjuïc.

Il palpa les contours d'une arme à la recherche de la gâchette et il l'empoigna avec force. Jusqu'alors, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'elle n'était probablement pas chargée. Peu importe, se dit-il. Avec son adresse habituelle, il était presque certain de réduire en miettes son propre pied ou de ficher une balle dans l'œil de la statue de Colomb. Il sourit à cette idée et serra le fusil à deux mains contre sa poitrine, cherchant le chien. Il n'avait jamais tiré avec une arme, mais il se dit que la chance souriait toujours aux innocents et que l'acharnement valait au minimum un vote de confiance. Il tira le chien vers l'arrière et il s'apprêta à faire voler en éclat la tête de M. Francisco Javier Fumero, direction le paradis ou l'enfer.

Les pas s'éloignèrent peu après, emportant avec eux son moment de gloire putatif, lui rappelant que les grands amants, en exercice ou par vocation, ne naissent pas pour finir en héros de la dernière heure. Il s'autorisa à respirer à fond et il porta les mains à sa poitrine. Ses vêtements collaient à son corps comme une seconde peau. Fumero et ses sbires s'éloignaient. Fermín imagina leurs silhouettes qui se perdaient dans les profondeurs obscures de la cale et il sourit de soulagement. Il n'avait peut-être pas été balancé. Ce ne devait être qu'un contrôle de routine, sans plus.

Il en était là de ses réflexions quand les pas s'arrêtèrent. Il se fit un silence sépulcral, et pendant quelques secondes Fermín n'entendit plus que les battements de son cœur. Puis lui parvint, dans un soupir presque imperceptible, le minuscule picotement d'une toute petite chose légère déambulant sur le couvercle en bois, à quelques centimètres à peine de son visage. Il reconnut l'odeur ténue, à la fois douce et aigre. Son compagnon de traversée, le raton, flairait entre les fentes des planches, ayant probablement détecté l'odeur de son ami. Fermín s'appêtait à l'éloigner par des psitt-psitt quand une détonation assourdissante envahit la cale.

La balle de gros calibre pulvérisa le rongeur sur-le-champ et troua proprement le couvercle de la caisse, à cinq centimètres du visage de Fermín. Une goutte de sang filtra entre les fissures du bois et lui éclaboussa les lèvres. Fermín ressentit alors un chatouillement sur la jambe droite. En baissant les yeux, il constata que la balle avait failli le toucher, dans sa trajectoire, brûlant la toile de son pantalon avant d'ouvrir un orifice de sortie dans le bois. Un rai de lumière vaporeuse traversait l'obscurité de sa cachette suivant le trajet de la balle. Les pas revenaient. Ils s'arrêtèrent à côté de la caisse. Fumero s'agenouilla et Fermín distingua l'éclat de sa pupille par la petite ouverture entre le couvercle et le bord.

— Des amitiés de bas étage, comme toujours, hein ? Tu aurais dû entendre les cris de ton collègue Amancio quand il nous a raconté où on te trouverait. Une paire de fils électriques dans les couilles, et les héros chantent comme des pinsons.

Affrontant ce regard, et tout ce qu'il savait de lui, Fermín sentit que s'il n'avait pas extirpé de lui le peu de courage qui

lui restait dans ce sarcophage rempli de fusils, il se serait pissé dessus de peur.

— Tu sens encore plus mauvais que ton compagnon le rat, susurra Fumero. Tu as besoin d'un bon bain, il me semble.

Fermín perçut les bruits de pas et le brouhaha des hommes de Fumero qui déplaçaient les caisses et jetaient au sol les objets entreposés dans la cale. Pendant tout ce temps, le commandant ne bougea pas d'un centimètre. Ses yeux, comme ceux d'un serpent à l'entrée d'un nid, scrutaient l'intérieur de la caisse, patiemment. Puis Fermín sentit un martellement brutal sur la caisse. Il crut d'abord qu'ils voulaient la détruire. Puis il vit la pointe des clous qui s'enfonçaient dans le bord du couvercle, et il comprit qu'ils étaient au contraire en train de la sceller. En quelques secondes, les quelques millimètres d'ouverture qui restaient entre les bords et le couvercle disparurent. Ils l'avaient enterré dans sa propre cachette.

Il sentit que la caisse commençait à bouger sous les coups, et que plusieurs membres de l'équipage obéissant aux ordres de Fumero descendaient dans la cale. Il imagina aisément la suite. Il perçut le mouvement de la douzaine d'hommes qui soulevaient la caisse à l'aide de leviers, le bruit des courroies de cuir qui glissaient sur la caisse puis celui des chaînes. Enfin, la secousse soudaine de la grue qui le tirait vers le haut.

6

Arráz et son équipage contemplèrent le grand coffre rempli de fusils suspendu à six mètres au-dessus du pont qui se balançait au gré de la brise. Fumero surgit de la cale, rajustant ses lunettes aux verres teintés, un sourire satisfait aux lèvres. Il leva les yeux sur la passerelle et singea le salut militaire, l'air moqueur.

— Avec votre permission, capitaine, nous allons procéder à l'extermination du rat que vous abritiez à bord, de la seule manière réellement efficace.

Puis il indiqua au grutier de faire descendre le coffre de quelques mètres jusqu'à ce qu'il atteignît son visage.

— Une dernière volonté ? Quelques mots de contrition ?

Les membres d'équipage observaient la caisse, dans le plus profond mutisme. La seule chose qui paraissait émerger de l'intérieur était un gémissement évoquant un petit animal terrorisé.

— Allez, ne pleure pas, il n'y a pas de quoi, dit Fumero. En plus, je ne te laisserai pas seul. Tu verras, un tas d'amis t'attendent avec impatience...

Le coffre remonta dans les airs et la grue commença à tourner vers la mer. Quand il se trouva à une dizaine de mètres au-dessus de l'eau, Fumero se retourna vers la passerelle où Arráez l'observait, l'œil vide, murmurant dans sa barbe. Il parvint à déchiffrer les mots "Fils de pute".

Il fit un signe de la tête et le coffre, avec ses deux cents kilos de fusils et sa cinquantaine d'autres de Fermín Romero de Torres, fut précipité dans les eaux sombres et glacées du port de Barcelone.

7

La chute dans le vide lui laissa à peine le temps de s'accrocher aux parois de la caisse. En heurtant la surface de la mer, le tas de fusils se souleva et vint frapper violemment la partie supérieure. Pendant quelques secondes, le coffre flotta et se balança comme une balise. Fermín lutta pour se dégager de la douzaine de rifles sous lesquels il était enseveli. Une intense odeur de sel et de gazole envahit ses narines et il entendit le bouillonnement de l'eau qui pénétrait par l'orifice que la balle de Fumero avait fait. Une seconde suffit pour qu'il sentît le contact froid du liquide qui pénétrait par le sommet du coffre. La panique s'empara de lui. Il tenta de se recroqueviller pour atteindre le fond de la caisse. Ce faisant, il déplaça le poids des fusils sur un des côtés et le coffre gîta. Il se retrouva à plat ventre sur les armes, et dans le noir absolu, il palpa sous ses mains et il les écarta pour accéder au trou par lequel l'eau entrait. Mais dès qu'il réussissait à déplacer une douzaine d'armes derrière lui, elles lui retombaient dessus, le repoussaient vers le fond du caisson qui continuait d'obliquer. L'eau lui arrivait aux pieds à

présent, et elle courait entre ses doigts. Elle atteignait déjà ses chevilles quand il trouva enfin le trou de la balle qu'il boucha comme il put de ses deux mains. Il entendit alors les tirs depuis le pont du cargo et les impacts sur le bois. Trois nouveaux orifices s'ouvrirent derrière lui et une clarté verdâtre filtra à l'intérieur, grâce à laquelle il aperçut l'eau qui jaillissait et lui arrivait à la taille. Il hurla de peur et de rage et il chercha à atteindre l'un des trous d'une main, mais une secousse brutale le repoussa en arrière. Le bruit qui inonda l'intérieur du coffre le transit. On aurait dit qu'une bête était en train de l'engloutir. L'eau grimpa jusqu'à sa poitrine et le froid lui coupa la respiration. L'obscurité se fit à nouveau et Fermín comprit que le coffre sombrait irrémédiablement. Sa main droite céda à la pression et l'eau glacée balaya ses larmes dans l'obscurité. Il tenta d'attraper une ultime bouffée d'air.

Le courant aspira la carcasse de bois et la tira sans relâche vers le fond. Dans la partie supérieure, il restait un espace rempli d'air de la hauteur de la main à peine, et Fermín lutta pour se hisser jusqu'à lui et arracher un soupçon d'oxygène. La caisse heurta le fond du port, elle se coucha sur un côté et s'échoua dans la vase. Fermín frappa le couvercle de ses poings et de ses pieds. Le bois solidement clouté ne céda pas d'un pouce. Les derniers centimètres cubes d'air qui lui restaient s'échappèrent entre les fentes des planches. Le noir, complet et froid, l'invitait à s'abandonner, mais ses poumons le brûlaient et il eut l'impression que sa tête allait exploser sous la pression et le manque d'air. Assujetti par la panique aveugle de la certitude qu'il ne lui restait que quelques secondes à vivre, il attrapa un fusil et se mit à frapper le bord du coffre avec la crosse. Au quatrième coup, l'arme lui glissa des mains. Il tâtonna dans le noir et ses doigts frôlèrent un des sacs. Il contenait un fusil qui flottait grâce à la bulle d'air enfermée à l'intérieur. Il l'attrapa à deux mains et recommença à frapper avec le peu de force qui lui restait, implorant un miracle qui ne se produisait pas.

La balle émit une vibration sourde en explosant à l'intérieur du sac. Le tir, presque à bout portant, perfora le bois, ouvrant un cercle de la taille d'une main. Une clarté soudaine pénétra à l'intérieur. Les mains de Fermín réagirent avant son cerveau. Il

pointa le fusil vers le trou et appuya plusieurs fois sur la gâchette. L'eau remplissait déjà le sac et aucune des balles n'explosa. Il attrapa une autre arme et pressa sur la détente à travers le tissu. Les deux premiers coups furent sans effet mais au troisième il ressentit la secousse dans ses bras et vit l'ouverture dans le bois qui s'agrandissait. Il vida le chargeur jusqu'à ce que l'orifice fût assez grand pour que son corps maigre et en piteux état pût s'y glisser. Les bords du bois fendillés lui griffèrent la peau, mais la promesse de cette clarté spectrale et de la surface de lumière qu'il devinait lui aurait permis de traverser un champ semé de couteaux.

L'eau trouble du port lui brûlait les yeux, mais Fermín les garda grands ouverts. Une forêt sous-marine d'ombres et de lueurs ondoyait dans l'opacité verdâtre. Un enchevêtrement de déchets, squelettes de canots coulés et boues séculaires, s'ouvrait sous ses pieds. Il leva les yeux vers les colonnes de lumière qui tombaient d'en haut. La coque du navire marchand se découpait à la surface, telle une grande ombre. Il estima que dans cette partie du port il y avait au moins une quinzaine de mètres de profondeur, peut-être plus. S'il parvenait à remonter à la surface de l'autre côté de la coque, personne ne s'apercevrait de sa présence, peut-être, et il pourrait survivre. Il prit une impulsion en appuyant ses pieds contre la carcasse du coffre et se mit à nager. Seulement alors, tandis qu'il remontait lentement vers la surface, ses yeux captèrent la vision fugace de l'image spectrale qui se cachait sous les eaux. Ce qu'il avait d'abord pris pour des algues et des filets de pêche abandonnés étaient des corps qui se balançaient dans la pénombre. Un cimetière sous-marin de dizaines de cadavres menottés, les pieds attachés et enchaînés à des pierres ou à des blocs de ciment. Les anguilles qui glissaient entre leurs membres avaient nettoyé les visages de la chair et leurs cheveux ondoyaient dans le courant. Fermín distingua des silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants. À leurs pieds, gisaient des valises et des baluchons à demi enterrés dans la vase. Certains des cadavres étaient dans un tel état de décomposition qu'il ne restait que les os dépassant des lambeaux de vêtements, et encore. Les corps formaient une galerie infinie qui se perdait dans l'obscurité. Fermín ferma les yeux

et une seconde plus tard il émergea à la vie pour vérifier que le simple fait de respirer était la plus merveilleuse expérience de toute son existence.

8

Durant quelques instants, il resta collé à la coque du cargo comme une bernique sur son rocher, le temps de reprendre son souffle. Une grande balise de signalisation flottait à une vingtaine de mètres de lui. On aurait dit une sorte de petit phare, un cylindre couronné d'une lanterne lumineuse appuyée sur une base circulaire abritant une petite cabine. La balise, peinte en blanc avec des bandes rouges, ondulait lentement au gré de l'eau, tel un îlot métallique à la dérive. Fermín se dit que s'il réussissait à l'atteindre, il pourrait se cacher à l'intérieur et attendre le moment propice pour s'aventurer jusqu'à la terre ferme sans être vu. Personne ne paraissait s'être aperçu de sa présence, mais il ne voulut pas forcer la chance. Il aspira la plus grande bouffée d'air que ses pauvres poumons pouvaient engranger avant de s'immerger à nouveau, et il nagea en direction de la balise dans une brassée désordonnée. Il évita de regarder en dessous de lui et il préféra penser que son esprit avait été victime d'une hallucination, que ce macabre jardin de silhouettes ondoyant dans le courant à ses pieds n'était que des filets de pêche accrochés au milieu des rebuts. Il émergea à quelques mètres de la balise et il se dépêcha de l'atteindre pour se mettre à couvert derrière elle. Il observa le pont du cargo, songeant qu'il était à l'abri pour le moment, tout le monde à bord, Fumero compris, le croyant mort. Il était en train de grimper sur la plateforme quand il avisa une silhouette immobile sur le pont. Elle le regardait. Il soutint son regard un instant. Incapable de l'identifier, il supposa, à cause des habits, que c'était le capitaine du navire. Il courut se cacher à l'intérieur de la minuscule cabine et se laissa tomber, tremblant de froid, persuadé que dans un temps très bref, quelques secondes à peine, il les entendrait qui venaient le chercher. Il aurait mieux valu mourir noyé à l'intérieur du coffre. Fumero allait l'emmener dans une de ses cellules, et il prendrait tout son temps avec lui.

Il attendit durant un temps qui lui parut une éternité, mais alors qu'il croyait que son aventure touchait à sa fin, il entendit les moteurs du cargo et le son de la corne. Il approcha timidement de la petite fenêtre de la cabine et vit le bateau qui s'éloignait vers les quais. Épuisé, il s'abandonna à l'étreinte chaleureuse du soleil qui pénétrait par le fenestron. Après tout, la vierge des incroyants avait peut-être eu pitié de lui.

9

Fermín resta sur son petit îlot jusqu'à ce que le crépuscule eût terminé de teindre le ciel et que les fanaux du port eussent allumé une résille d'étincelles à la surface des eaux. Fouillant les quais du regard, il décida que la meilleure option était de nager pour atteindre la multitude de barques attachées les unes aux autres face à la halle aux poissons et de grimper sur la terre ferme grâce à un cordage d'amarrage ou par la poulie de chalut située à la poupe de certains bateaux à l'ancre.

Il aperçut alors une forme qui se découpait dans la brume du bassin. Un canot à rame approchait lentement avec deux hommes à bord. L'un ramait tandis que l'autre scrutait l'obscurité, tenant une lanterne qui colorait le brouillard en orangé. Fermín avala sa salive. Il aurait pu se jeter à l'eau et prier pour que le voile crépusculaire le dissimulât aux regards et lui permît de s'échapper une fois de plus, mais il avait épuisé son stock de prières et son corps ne renfermait plus une once de combativité. Il sortit de sa cachette, les mains en l'air, face au canot qui approchait.

— Baisse les mains, dit la voix qui portait la lanterne.

Fermín plissa les yeux. L'homme à l'avant était celui qu'il avait vu sur la passerelle des heures auparavant. Fermín le regarda droit dans les yeux et obéit. Il accepta la main qu'il lui tendit et sauta dans le canot. Le rameur lui offrit une couverture dans laquelle il s'enveloppa.

— Je suis le capitaine Arráez, et voici mon second, Bermejo.

Fermín essaya de balbutier quelques mots, mais l'homme l'arrêta.

— Ne nous dites pas votre nom. Ce ne sont pas nos affaires.

Le capitaine attrapa une bouteille thermos et lui versa un gobelet de vin chaud. Fermín le serra entre ses deux mains et il avala la boisson jusqu'à la dernière goutte. Arráz lui remplit trois fois de suite le gobelet, et Fermín sentit la chaleur se répandre à l'intérieur de son corps.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda le capitaine.

Fermín fit oui de la tête.

— Je ne vous demanderai pas ce que vous faisiez sur mon bateau, ni la relation que vous entretenez avec cet animal nuisible de Fumero, mais vous feriez mieux d'être prudent.

— J'essaie, croyez-moi. C'est le destin, il ne m'aide pas.

Arráz lui tendit un sac. Fermín jeta un coup d'œil à l'intérieur et distingua quelques vêtements secs, six tailles au-dessus de la sienne à l'évidence, et un peu d'argent.

— Pourquoi faites-vous ça, capitaine ? Je ne suis qu'un passager clandestin qui vous a mis dans un sale pétrin...

— Parce que ça me chante, répliqua Arráz. — Bermejo manifesta son assentiment.

— Je ne sais pas comment vous payer le...

— Ne remontez pas clandestinement sur mon bateau, ça me suffira. Allez, changez de vêtements.

Le capitaine et son second le regardèrent enlever ses vieilles hardes trempées et l'aidèrent à enfiler sa nouvelle tenue de fête, un vieil uniforme de marin. Avant d'abandonner pour toujours sa vieille veste élimée, Fermín fouilla les poches et en ressortit la lettre qu'il avait conservée durant des semaines. L'eau de mer avait effacé l'encre et l'enveloppe n'était plus qu'un morceau de papier mouillé qui se défaisait entre ses doigts. Il ferma les yeux et se mit à pleurer. Arráz et Bermejo se regardèrent, effarés. Le capitaine posa la main sur l'épaule de Fermín.

— Ne nous mettez pas dans un état pareil, le pire est passé.

Fermín fit non de la tête.

— Ce n'est pas ça...

Il s'habilla lentement et il rangea ce qu'il restait de la lettre dans la poche de sa nouvelle veste. En voyant le regard consterné de ses deux bienfaiteurs, il essuya ses larmes et leur sourit.

— Pardonnez-moi.

— Vous n'avez que la peau sur les os, lâcha Bermejo.

— C'est à cause de ce pataquès belliqueux transitoire, s'excusa Fermín, en essayant d'adopter un ton animé et optimiste. Mais maintenant que la roue tourne pour moi, j'entrevois un avenir fait de mets abondants et de vie contemplative où je m'empiffrerai de lard en relisant la fine fleur des poètes du Siècle d'or. Avec un régime de boudin et de biscuits à la cannelle, je me remplumerai en deux jours et je ressemblerai à une bouée. Tel que vous me voyez, dès que l'occasion se présente, je prends du poids plus rapidement qu'une diva.

— Si vous le dites. Savez-vous où aller ? demanda Arráez.

Exhibant son nouvel habit de capitaine, et la panse remplie de vin, Fermín hocha la tête affirmativement, avec enthousiasme.

— Une femme vous attend, n'est-ce pas ? demanda le marin.

Fermín sourit d'un air triste.

— Elle attend. Mais pas moi, répondit-il.

Arráez opina du chef.

— Cette lettre est pour elle ?

Fermín acquiesça.

— Vous avez risqué votre vie et vous êtes revenu à Barcelone pour cela ? Pour lui remettre cette lettre ?

Fermín haussa les épaules.

— Elle le mérite. Et je l'avais promis à un très bon ami.

— Il est mort ?

Fermín baissa les yeux.

— Il y a parfois des nouvelles qu'il vaut mieux ne pas annoncer, avança Arráez.

— Une promesse est une promesse.

— Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas vue ?

— Un peu plus d'un an.

Le capitaine le regarda longuement.

— Un an c'est long, par les temps qui courent. En ce moment, les gens oublient vite. C'est comme un virus, mais qui aide à survivre.

— Si je pouvais l'attraper... ça m'irait du tonnerre, dit Fermín.

La nuit tombait quand le canot le déposa au pied de l'échelle du quai des Arsenaux. Fermín s'évanouit dans les brumes du port au milieu des dockers et des marins qui se dirigeaient vers les rues du Raval, le Barrio Chino à cette époque. Il se confondit avec eux et il déduisit de leurs conversations à voix basse que, la veille, la ville avait subi une visite de l'aviation, un assaut parmi tant d'autres vu son âge. De nouveaux bombardements étaient attendus dans la nuit. Les voix et les regards de ces hommes suintaient la peur, mais Fermín, qui avait survécu à cette journée de chien, était convaincu que rien de ce qui se présenterait dans la nuit ne serait pire. La providence voulut qu'un marchand ambulant de friandises croisât son chemin. L'homme battait déjà en retraite, poussant son chariot, mais Fermín lui ordonna de s'arrêter, et il inspecta sa cargaison avec le plus grand intérêt.

— J'ai des pralines, comme celles d'avant-guerre, proposa le marchand. Monsieur les aime ?

— Mon royaume pour un Sugus, énonça Fermín.

— Eh bien, il m'en reste justement un paquet, à la fraise.

Fermín ouvrit des yeux grands comme des soucoupes et il saliva à la seule mention d'un pareil délice. Grâce aux fonds que lui avait donnés le capitaine Arráz, il put s'offrir tout le paquet de bonbons, qu'il ouvrit avec l'avidité d'un condamné.

Aux yeux de Fermín, la lumière vaporeuse des réverbères des Ramblas avait toujours figuré au rang des choses qui méritent de vivre ne fût-ce qu'un jour de plus. À l'égal du premier mâchonement d'un Sugus. Or ce soir-là, en remontant la Rambla, il remarqua une brigade de veilleurs de nuit munis d'échelles. Ils allaient de réverbère en réverbère et éteignaient les lumières qui se reflétaient encore sur le pavé. Fermín s'approcha de l'un d'eux pour observer sa besogne. Redescendant de son échelle, le veilleur de nuit s'aperçut de sa présence, s'arrêta net et le regarda du coin de l'œil.

— Bonne nuit, chef, entonna Fermín aimablement. Vous offenseriez-vous si je vous demandais pour quelle raison vous plongez ainsi la ville dans le noir ?

Le veilleur se contenta de pointer le doigt vers le ciel et il partit, son échelle sous le bras, à la rencontre du réverbère suivant. Fermín resta un instant à contempler le spectacle étrange des Ramblas s'enfonçant progressivement dans l'obscurité. Autour de lui, les cafés et les commerces baissaient déjà leurs rideaux de fer et les façades prenaient doucement une faible lueur de lune. Il reprit son chemin avec une certaine appréhension, et il aperçut bientôt ce qui ressemblait à une procession nocturne. Un groupe fourni de gens munis de baluchons et de couvertures se dirigeait vers la bouche du métro. Certains portaient des bougies et des chandelles allumées, d'autres marchaient dans le noir. En passant devant les escaliers du métro, Fermín posa les yeux sur un enfant de cinq ans tout au plus, accroché à la main de sa mère, ou de sa grand-mère, car dans cette maigre lueur toutes ces âmes paraissaient prématurément vieilles. Il voulut lui faire un clin d'œil, mais l'enfant gardait les yeux rivés sur le ciel. Il contemplait la toile d'araignée de nuages noirs qui s'étendait à l'horizon comme s'il allait réussir à déchiffrer le message caché. Fermín suivit son regard et il sentit le contact d'un vent froid chargé d'une odeur de soufre et de bois brûlé qui commençait à balayer la ville. Juste avant que sa mère ne le traînât dans l'escalier qui descendait vers les couloirs du métro, le garçon lança à Fermín un regard qui lui glaça le sang. Ces yeux de cinq ans reflétaient la terreur aveugle et le désespoir d'un vieillard. Fermín détourna la tête et repartit. Il croisa un garde municipal chargé de surveiller la bouche de métro. L'homme pointa son doigt vers lui.

— Si vous partez maintenant, vous ne trouverez plus de place ensuite. Les abris sont tous pleins.

Fermín hocha la tête mais il accéléra le pas et il s'enfonça dans une Barcelone qui lui parut fantasmagorique, une sombre perpétuelle dont on devinait à peine les contours à la lueur vacillante des lampes à huile et des bougies sur les balcons et à l'entrée des maisons. Sur la Rambla de Santa Mónica, il aperçut la voûte d'un portail sombre et étroit. Il soupira, affligé, et il partit à la rencontre de Lucía.

Il s'engagea à pas lents dans l'escalier étroit, sentant sa détermination et son courage se dissiper à chaque marche. Il lui fallait annoncer à Lucía que l'homme qu'elle aimait, le père de sa fille, le visage qu'elle espérait revoir depuis plus d'une année, était mort dans un cachot d'une prison de Séville. Quand il arriva sur le palier du troisième étage, il s'arrêta en face de la porte, sans oser frapper. Il s'assit sur les marches et enfouit la tête entre les mains. Il se rappelait les paroles exactes qu'il avait prononcées ici même, treize mois plus tôt, quand Lucía lui avait pris les mains et dit, en le regardant droit dans les yeux, "si tu m'aimes, fais en sorte qu'il ne lui arrive rien et ramène-le moi". Il sortit de sa poche l'enveloppe abîmée et il en contempla les restes dans la pénombre. Puis il froissa le papier entre ses doigts et le lança dans les ténèbres. Il se leva et il commença à redescendre quand il entendit la porte de l'appartement s'ouvrir derrière lui. Il s'arrêta.

Une fillette de sept ou huit ans l'observait sur le seuil de la porte. Elle tenait un livre, un doigt glissé entre les pages en guise de marque-page. Fermín lui sourit et leva la main comme une esquisse de salut.

— Bonjour Alicia, dit-il. Tu te souviens de moi ?

La petite le regarda avec une pointe de méfiance, hésitante.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— *Alice au pays des merveilles*.

— Sans blague ! Montre-moi.

La fillette leva le livre dans sa direction, mais en le gardant précieusement contre elle.

— C'est un de mes préférés, lâcha-t-elle sans se départir de sa méfiance.

— Moi aussi, répondit Fermín. Dès qu'il est question de tomber dans un trou et de se retrouver nez à nez avec des toqués et des problèmes mathématiques, je le prends pour moi, à titre autobiographique.

La petite se mordit les lèvres pour contrôler le rire qui la gagnait en écoutant les propos de ce visiteur singulier.

— Oui, mais celui-là, il a été écrit pour moi, risqua-t-elle d'un air fripon.

— Bien sûr que oui. Ta mère est à la maison ?

Elle ne répondit pas, mais elle entrouvrit un peu plus la porte. Fermín avança d'un pas. La fillette se retourna et s'éloigna à l'intérieur de l'appartement sans dire un mot. Fermín resta sur le seuil. La maison était plongée dans l'obscurité et on apercevait à peine le clignotement de ce qui paraissait être une lampe à huile au fond d'un étroit corridor.

— Lucía ? appela Fermín.

Sa voix se perdit dans le noir. Il frappa à la porte et attendit.

— Lucía, c'est moi... répéta-t-il.

Il attendit quelques secondes, et n'obtenant pas de réponse, il entra dans l'appartement. Il avança lentement dans le couloir. De part et d'autre, les portes étaient toutes fermées. Au fond, il trouva un salon qui servait aussi de salle à manger. La lampe posée sur la table projetait un faible halo jaune qui caressait les ombres. Il distingua la silhouette d'une vieille femme de dos, assise sur une chaise face à la fenêtre. Il s'immobilisa et la reconnut.

— Madame Leonor...

La femme qu'il avait prise pour une vieillearde ne devait pas avoir plus de quarante-cinq ans. Elle avait le visage plein d'amertume et les yeux vides, fatigués de haïr et de pleurer dans la solitude. Elle le regardait sans rien dire. Fermín prit une chaise et s'assit à côté d'elle. Il lui prit la main et lui sourit faiblement.

— Elle aurait dû se marier avec toi, dit-elle. Tu es laid, mais tu as quelque chose dans le crâne, au moins.

— Où est Lucía, madame Leonor ?

La femme détourna le regard.

— Ils l'ont emmenée, il y a huit mois.

— Où ça ?

Leonor ne répondit pas.

— C'était qui ?

— Cet homme...

— Fumero ?

— Ils n'en avaient pas après Ernesto. C'est elle qu'ils voulaient. Fermín l'enlaça, mais elle demeura immobile.

— Je vais la retrouver, madame Leonor. Je la trouverai et je la ramènerai à la maison.

Elle hocha la tête négativement.

— Il est mort, n'est-ce pas ? Mon fils.

Fermín garda le silence.

— Je l'ignore, madame Leonor.

Elle le regarda, les yeux pleins de colère, et elle le gifla.

— Va-t'en.

— Madame Leonor...

— Va-t'en, gémit-elle.

Fermín se leva et recula de quelques pas. La petite Alicia l'observait depuis le couloir. Il lui sourit et elle s'approcha lentement de lui. Elle lui prit la main et la serra avec force. Il s'agenouilla devant elle. Il allait lui dire qu'il était un ami de sa mère, ou lui raconter n'importe quelle autre histoire destinée à effacer de son visage l'expression d'abandon qui brouillait son regard, mais à ce moment précis, tandis que Leonor étouffait ses larmes entre ses mains, il entendit un bruit lointain venu du ciel. Il releva la tête vers la fenêtre et constata que la vitre commençait à vibrer.

12

Il s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau. Il leva les yeux vers l'interstice de ciel coincé entre les corniches qui obturaient la petite rue étroite. Le bruit devenait plus intense et plus proche. Il pensa d'abord que c'était un orage venant de la mer, et il imagina les nuages noirs rampant sur les quais, arrachant les voiles et les mâts sur son passage. Mais il n'avait jamais entendu un orage tonner dans un tel raffut de métal et de feu. Le brouillard se morcela en lambeaux et, dans une trouée soudaine, il les vit qui émergeaient de la nuit comme de grands insectes d'acier volant en formation. Il déglutit et se retourna vers Leonor et Alicia. La petite tremblait, le livre toujours dans les mains.

— Je crois qu'il vaudrait mieux sortir d'ici, murmura Fermín.

Leonor fit non de la tête.

— Ils ne font que passer, dit-elle dans un filet de voix. Comme hier.

Fermín scruta à nouveau le ciel et distingua un groupe de six ou sept avions qui se séparaient de la formation. Il ouvrit la fenêtre et sortit la tête. Il eut l'impression que le vacarme des moteurs se dirigeait vers le haut des Ramblas. Un sifflement aigu se fit entendre ; on aurait dit une perceuse perforant le ciel. Alicia se couvrit les oreilles avec les mains et courut se cacher sous la table. Sa grand-mère tendit les bras pour la retenir, mais quelque chose l'arrêta. Quelques secondes avant que l'obus n'atteignît l'immeuble, le sifflement devint si intense qu'il parut provenir des murs eux-mêmes. Fermín crut qu'il allait lui perforer les tympans, mais à ce moment précis un grand silence se fit. Un impact soudain secoua tout l'édifice, comme si un train s'écrasait en tombant des nuages et traversait le toit et chacun des appartements aussi facilement que du papier à cigarette. Les lèvres de Leonor prononcèrent des mots qu'il ne put entendre. En une fraction de seconde à peine, abasourdi par une muraille de vacarme solidifié qui figea le temps, il vit le mur derrière elle qui s'écroulait dans un grand nuage blanc et une langue de feu encercla la chaise qu'elle occupait, et l'engloutit. Le souffle de l'explosion souleva la moitié des meubles qui restèrent en suspension avant de prendre feu. Une bouffée d'air brûlant comme de l'essence enflammée frappa Fermín qui fut projeté contre la fenêtre avec une telle force qu'il traversa la vitre et tomba contre les barreaux métalliques du balcon. La veste que lui avait donnée Arráz fumait et lui brûlait la peau. Quand il voulut se relever pour l'enlever, il sentit le sol qui tremblait sous ses pieds. L'instant d'après, la structure centrale de l'édifice s'effondra sous ses yeux dans une cataracte de décombres et de braises.

Fermín se releva et arracha sa veste fumante. Il se pencha vers l'intérieur de la pièce. Un linceul de fumée noirâtre et acide léchait les murs toujours debout. L'explosion avait pulvérisé le cœur de l'immeuble ne laissant que la façade et une première rangée de pièces entourant un cratère sur un bord duquel montait ce qui restait de l'escalier. Au-delà du palier par lequel il était arrivé, il n'y avait plus rien.

— Fils de pute, cracha-t-il.

Il n'entendit pas sa propre voix au milieu du crissement qui lui brûlait les tympans, mais il perçut sur sa peau l'onde de choc

d'une nouvelle explosion, non loin de là. Un vent acide qui puait le soufre, l'électricité et la chair grillée parcourut la rue et Fermín vit l'éclat des flammes éclaboussant le ciel de Barcelone.

13

Une douleur atroce lui tritura les muscles. Il pénétra dans la salle en titubant. L'explosion avait projeté Alicia contre le mur. Le corps de la fillette était coincé entre un fauteuil bas renversé et le coin de la pièce. Elle était recouverte de poussière et de cendres. Fermín s'agenouilla devant elle et la prit sous les aisselles. À son contact, Alicia ouvrit des yeux rougis aux pupilles dilatées où Fermín lut le reflet de son état désastreux.

— Où est ma grand-mère ? murmura Alicia.

— Elle a dû partir. Il faut que tu viennes avec moi. On va sortir d'ici, toi et moi.

Alicia acquiesça. Fermín la prit dans ses bras et palpa son corps à travers ses vêtements pour vérifier qu'elle n'avait pas de blessures ou de fractures.

— Tu as mal quelque part ?

La petite porta la main à la tête.

— Ça va passer, dit Fermín. Tu es prête ?

— Mon livre...

Fermín le chercha au milieu des décombres. Il le trouva, couvert de suie mais raisonnablement entier. Il le tendit à Alicia qui s'y accrocha comme à un talisman.

— Ne le perds pas, hein ? Tu dois me raconter comment ça finit...

Fermín se redressa, la petite dans les bras. Ou Alicia pesait plus lourd qu'il pensait, ou il avait encore moins de forces qu'il ne croyait pour se sortir de là.

— Accroche-toi bien.

Il contourna l'énorme trou laissé par l'explosion et il s'engagea sur la partie carrelée du palier désormais réduit à une étroite corniche. Il atteignit l'escalier et découvrit que l'obus avait pénétré jusqu'au sous-sol de l'immeuble, provoquant une nappe de flammes qui couvrait les deux premiers étages. En scrutant la

trouée de l'escalier, il constata qu'elles gagnaient lentement du terrain, marche après marche. Il serra Alicia fort contre lui et il se lança dans l'escalier. S'ils réussissaient à atteindre la terrasse, ils pourraient sauter sur celle de l'immeuble voisin, et s'en sortir, peut-être.

14

La porte de la terrasse était en chêne, solide, mais l'explosion l'avait dégoncée et Fermín la renversa d'un simple coup de pied. Une fois sur le toit, il posa Alicia par terre et il se laissa tomber contre le mur de la façade pour reprendre son souffle. Il respira longuement et profondément. L'air avait une odeur de phosphore brûlé. Fermín et Alicia restèrent silencieux, incapables de croire ce qu'ils avaient sous les yeux.

Barcelone n'était plus qu'un manteau de noirceur percé de colonnes de feu et de panaches de fumée noire ondulant dans le ciel comme des tentacules. À deux rues de là, les Ramblas étaient métamorphosées en un fleuve de flammes rougeoyantes et de fumées qui rampait jusqu'au centre de la ville. Fermín prit la fillette par la main et la tira.

— Viens, il ne faut pas s'arrêter.

Ils firent quelques pas à peine avant qu'un nouveau grondement n'envahît le ciel, secouant la structure sous leurs pieds. Fermín regarda derrière eux et il aperçut une grande lueur qui s'élevait près de la Plaza de Cataluña. L'éclair rougeâtre balaya les terrasses de la ville en une fraction de seconde. La tempête de lumière s'éteignit dans une pluie de cendres d'où émergea de nouveau le rugissement des avions. L'escadron volait à très basse altitude, traversant le tourbillon de fumée épaisse qui recouvrait la ville. Le reflet des flammes brillait sur les ventres des fuselages. Fermín suivit sa trajectoire des yeux et il distingua les grappes de bombes qui pleuvaient sur les terrasses du Raval. À une cinquantaine de mètres de l'endroit où ils se trouvaient, une rangée d'immeubles céda sous ses yeux, comme s'ils avaient été accrochés à la mèche d'un chapelet de pétards. L'onde de choc pulvérisa des centaines de fenêtres dans une pluie de

verre et arracha complètement celles qui se trouvaient alentour. Un colombier installé sur le toit de l'immeuble contigu s'effondra sur la corniche et atterrit de l'autre côté de la rue, renversant une citerne d'eau qui tomba dans le vide avant d'éclater avec fracas en heurtant le sol pavé. Il entendit les hurlements de panique dans la rue.

Ils étaient paralysés, incapables de faire un pas de plus. Ils demeurèrent dans cet état plusieurs secondes, les yeux rivés sur cette masse d'avions qui continuaient de bombarder la ville. Fermín distingua le bassin du port parsemé de cargos qui coulaient. De grandes nappes de gazole flambaient et se répandaient doucement à la surface de l'eau, engloutissant ceux qui s'étaient jetés à l'eau et nageaient désespérément pour tenter de s'éloigner. Les baraques et les hangars sur les quais brûlaient sauvagement. Une explosion en chaîne de citernes de combustible jeta au sol les grandes grues de levage. Une après l'autre, les gigantesques armatures métalliques furent précipitées sur les cargos et les barques de pêche amarrés au quai, les ensevelissant sous les eaux. Au loin, dans un brouillard de soufre et de gazole, les avions effectuaient un demi-tour au-dessus de la mer et se préparaient à faire un nouveau passage. Fermín ferma les yeux et laissa ce vent sale et brûlant assécher la sueur qui couvrait son corps. "Je suis là, bande de cafards abjects. Montrez que vous savez viser, une putain de fois pour toutes."

15

Alors qu'il pensait n'entendre que le bruit des avions une nouvelle fois à l'approche, la voix d'une petite fille à côté de lui parvint à ses oreilles. Il ouvrit les yeux et il vit Alicia. Elle essayait de le tirer de toutes ses forces et elle criait d'une voix paniquée. Il se retourna. Ce qui restait du bâtiment était en train de s'écrouler sur les flammes, tel un château de sable sapé par la marée. Ils coururent jusqu'à l'extrême bord de la terrasse et, de là, ils réussirent à sauter par-dessus le mur qui la séparait de l'immeuble voisin. Fermín atterrit en roulé-boulé et il ressentit une violente douleur à la jambe gauche. Alicia continuait à le

tirer et elle l'aïda à se relever. Il palpa sa cuisse. Du sang tiède coulait sous ses doigts. L'éclat des flammes illumina le mur qu'ils venaient de franchir, révélant une crête semée de tessons de verre ensanglantés. La nausée lui brouilla la vue, mais il prit une profonde inspiration et il ne s'arrêta pas. Alicia le tirait toujours. Il suivit la petite en traînant la jambe. Il laissait derrière lui une trace foncée et brillante sur les dalles. Ils traversèrent la terrasse jusqu'au mur mitoyen avec le bâtiment donnant sur la rue Arco del Teatro. Fermín se hissa comme il put sur des caisses en bois empilées contre le mur pour sauter sur la terrasse suivante où s'élevait une horrible construction, un vieux palais aux vitres occultées, dont la façade monumentale paraissait enfouie depuis des décennies au fond d'un marais. Une grande coupole en verre dépoli couronnait l'ensemble, comme un fanal surmonté d'un paratonnerre à la pointe de l'aiguille duquel ondulait un dragon.

Sa blessure à la jambe palpitait avec une douleur sourde et il dut s'accrocher à la corniche pour ne pas s'évanouir. Il sentit le sang tiède dans sa chaussure et un nouvel accès de nausée l'assailit. Il savait qu'il allait perdre connaissance d'un moment à l'autre. Alicia le regardait, terrorisée. Fermín lui sourit comme il put.

— Ce n'est rien, dit-il. Une égratignure.

Au loin, l'escadron était de retour au-dessus de la mer, il avait passé la jetée et volait une nouvelle fois vers la ville à toute allure. Fermín tendit la main à Alicia.

— Accroche-toi.

La petite fit non de la tête, lentement.

— Nous ne sommes pas en sécurité ici. Il faut qu'on passe par la terrasse suivante pour trouver une manière de redescendre par cet immeuble jusqu'à la rue, et de là, dans le métro, dit-il, d'un ton peu convaincu.

— Non, murmura la fillette.

— Donne-moi la main, Alicia.

Elle hésita avant de la lui tendre. Fermín la serra et tira pour la hisser sur les caisses. Puis il la souleva jusqu'au bord de la corniche.

— Saute, dit-il.

Alicia serra son livre contre sa poitrine et refusa. Fermín entendit le crépitement des mitrailleuses qui tiraient sur les terrasses

derrière lui. Il poussa la fillette. Quand Alicia retomba de l'autre côté du mur, elle se retourna pour tendre la main à Fermín, mais son ami n'était plus là. Toujours accroché à la corniche de l'autre côté du mur, le teint d'une pâleur de cire et les paupières tombantes, il avait toutes les peines du monde à rester conscient.

— Cours, lança-t-il dans un dernier souffle. Cours !

Il s'effondra, à genoux puis sur le dos. Il entendit le bruit des avions qui passaient juste au-dessus de sa tête, et avant de fermer les yeux, il vit une grappe de bombes tomber du ciel.

16

Alicia courut désespérément sur la terrasse en direction de la grande coupole en verre. Elle ne sut jamais où l'obus avait éclaté, si ce fut en frôlant la façade d'un des immeubles ou en l'air. La seule chose qu'elle ressentit, ce fut la charge brutale d'une masse d'air derrière elle, une bourrasque assourdissante qui la souleva et la propulsa loin devant. Une rafale de morceaux de métal brûlant l'effleura. Ce fut alors qu'elle sentit un objet de la taille d'un poing qui s'enfonçait violemment dans sa hanche. Elle traversa un rideau de verre fendu et se jeta dans le vide. Le livre lui tomba des mains.

Alicia tomba en piqué dans l'obscurité pendant ce qui lui parut une éternité, avant de heurter une toile de bâche qui amortit sa chute et ploya sous son poids. Elle se retrouva allongée sur le ventre, sur ce qui ressemblait à une sorte d'estrade en bois. Au-dessus d'elle, à une quinzaine de mètres, elle aperçut le trou qu'elle avait fait dans le verre de la coupole en passant au travers. Elle essaya de se pencher d'un côté, mais elle constata qu'elle ne sentait plus sa jambe droite et qu'elle pouvait à peine bouger son corps en dessous de la taille. Elle tourna le regard et vit le livre qu'elle croyait perdu sur le bord de l'estrade.

Elle s'aïda de ses bras et se traîna pour caresser le livre du bout des doigts. Une nouvelle explosion ébranla le bâtiment. Le souffle précipita l'ouvrage dans le vide. Alicia se pencha et le vit tomber, ses pages voletant vers l'abîme. Les flammes qui écla-boussaient les nuages projetèrent un faisceau de lumière qui se

coula dans l'obscurité. Alicia plissa les yeux, incrédule. Si sa vue ne la trompait pas, elle avait atterri au sommet d'une énorme spirale, une sorte de grande tour articulée autour d'une infinité labyrinthique de corridors, de couloirs, d'arcs et de galeries, qui ressemblait à une grande cathédrale. Mais à la différence de celles qu'elle connaissait, elle n'était pas faite de pierres, mais de livres.

Les rais de lumière qui tombaient depuis la coupole révélèrent à ses yeux un entrelacs d'escaliers et de passerelles flanqués de milliers de volumes qui entraient et sortaient de cette structure. Au pied de l'abîme, elle distingua une bulle lumineuse qui se déplaçait lentement, puis s'immobilisa. En scrutant bien, Alicia vit un homme aux cheveux blancs qui portait une lanterne et regardait en l'air. Une douleur intense lui transperça la hanche, sa vue se brouilla. Elle ferma les yeux et perdit la notion du temps.

Elle se réveilla en sentant que quelqu'un la prenait délicatement dans ses bras. Elle entrouvrit les yeux et parvint à voir qu'ils descendaient le long d'un interminable corridor qui se subdivisait en dizaines de galeries cloisonnées par des livres et ouvertes dans toutes les directions. L'homme au crâne dégarni et au visage d'oiseau de proie qu'elle avait vu en bas du labyrinthe la portait. En arrivant au pied de la structure, le gardien des lieux traversa l'espace que surmontait la vaste coupole et il l'installa sur un lit de fortune, dans un coin.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Alicia, balbutia-t-elle.

— Moi, c'est Isaac.

L'homme examina sa blessure à la hanche d'un geste grave puis il étendit sur elle une couverture et, lui soutenant la tête d'une main, il approcha de ses lèvres un verre d'eau fraîche. Alicia but avidement. Les mains de l'homme reposèrent confortablement sa tête sur un coussin. Isaac lui souriait, mais ses yeux trahissaient la consternation. Derrière lui, dressé dans ce qu'elle crut être une basilique érigée avec toutes les bibliothèques du monde, s'élevait le labyrinthe qu'elle avait vu depuis la cime de la coupole. Isaac s'installa à côté d'elle et prit sa main dans la sienne.

— Repose-toi maintenant.

Il éteignit la lanterne et ils furent tous deux plongés dans une pénombre bleutée parsemée d'étincelles de feu qui se déversaient depuis le toit. L'impossible géométrie du labyrinthe de livres se perdait dans l'immensité et Alicia songea qu'elle rêvait. La bombe avait explosé dans la salle à manger de sa grand-mère et son ami et elles n'étaient jamais sorties de l'immeuble en flammes.

Isaac l'observait avec tristesse. Le bruit des bombes, le hurlement des sirènes et la mort qui parcourait Barcelone transperçaient les murs. Il entendit une explosion à proximité. Elle ébranla les parois et le sol sous ses pieds, soulevant des nuages de poussière. Alicia frissonna dans son lit. Le gardien alluma une bougie qu'il posa sur une petite table à côté d'elle. La flamme éclaira lentement les contours de la prodigieuse structure qui s'élevait au centre de la voûte. Isaac remarqua cette vision qui brûla dans le regard d'Alicia quelques instants avant qu'elle ne perdît connaissance. Il soupira.

— Alicia, dit-il enfin. Bienvenue au Cimetière des Livres oubliés.

17

Fermín ouvrit les yeux sur une immensité d'un blanc céleste. Un ange en uniforme lui bandait la cuisse et les brancards formaient une rangée qui se perdait à l'infini.

— Serait-ce le purgatoire ? demanda-t-il.

L'infirmière leva les yeux et le regarda à la dérobée. Elle ne devait pas avoir plus de dix-huit ans, et Fermín pensa immédiatement que, pour un ange du personnel divin, elle était beaucoup plus agréable à regarder que ne le laissaient croire les images distribuées lors des baptêmes et des communions. La présence de pensées impures ne pouvait signifier que deux choses : une amélioration du tonus physique ou une condamnation éternelle imminente.

— Il va sans dire que j'abjure mon incrédulité canaille et que je souscris au pied de la lettre à tous les testaments, le nouveau et l'ancien, dans l'ordre que votre grâce angélique estime le plus opportun.

Constatant que le patient recouvrait ses esprits et s'adressait à elle, l'infirmière fit un signe et un médecin qui avait l'air de ne pas avoir fermé l'œil de la semaine s'approcha du brancard. Il lui souleva les paupières avec deux doigts et examina le fond de son œil.

— Suis-je mort ? demanda Fermín.

— N'exagérons rien. Vous êtes un peu disloqué, mais relativement vivant, de manière générale.

— Alors ceci n'est pas le purgatoire ?

— Et puis quoi encore ? Nous sommes à l'hôpital Clínico. C'est-à-dire en enfer.

Pendant que le médecin examinait sa blessure, Fermín analysa les faits survenus et essaya de se souvenir comment il était arrivé jusque-là.

— Comment vous sentez-vous ?

— Un peu préoccupé, en vérité. J'ai rêvé que Jésus-Christ me rendait visite et que nous avions une discussion longue et approfondie.

— À quel sujet ?

— Du football, principalement.

— C'est à cause du tranquillisant que nous vous avons administré.

Fermín opina, soulagé.

— C'est bien ce qu'il m'avait semblé en entendant le Seigneur affirmer qu'il était supporter de l'Atlético de Madrid.

Le médecin sourit légèrement et chuchota ses instructions à l'infirmière.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Huit heures environ.

— Et l'enfant ?

— Le petit Jésus ?

— Non. La petite qui était avec moi ?

L'infirmière et le médecin échangèrent un regard.

— Je suis désolé, il n'y avait pas de fillette avec vous. D'après ce que je sais, vous avez été retrouvé par miracle sur une terrasse du Raval, vous vous vidiez de votre sang.

— Et on n'a pas amené de petite fille avec moi ?

Le médecin baissa les yeux.

— Vivante, non.

Fermín fit un geste pour se lever. L'infirmière et le docteur le plaquèrent sur le brancard.

— Docteur, je dois sortir d'ici. Il y a une enfant sans défense quelque part, qui a besoin que je l'aide...

Le médecin opina du chef et l'infirmière attrapa rapidement un flacon sur le chariot de médicaments et de pansements qui l'accompagnait dans son périple de brancard en brancard. Elle prépara la seringue. Fermín refusa d'un mouvement de tête mais le médecin le retint vigoureusement.

— Je crains de ne pas pouvoir vous laisser partir. C'est trop tôt. Je vais vous demander un peu de patience. Je ne voudrais pas que vous nous fassiez une frayeur.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai plus de vies qu'un chat.

— Et moins de dignité qu'un ministre ! Je vais devoir également vous demander de cesser de pincer les fesses des infirmières quand elles changent votre pansement. C'est compris ?

Fermín sentit l'aiguille dans son épaule droite et le froid se répandit dans ses veines.

— Vous pouvez redemander, docteur, je vous en prie ? Elle s'appelle Alicia.

Le médecin relâcha sa prise et laissa Fermín reposer sur le brancard. Ses muscles se transformèrent en gélatine et ses pupilles se dilatèrent, métamorphosant le monde environnant en aquarelle soluble à l'eau. La voix lointaine du médecin se perdit dans l'écho de sa descente. Il se sentit tomber à travers des nuages cotonneux, et le blanc de la galerie s'amenuisa en une fine poussière de lumière qui se dissolvait dans le baume liquide, promesse du paradis de la chimie.

Ils le laissèrent sortir dans l'après-midi, car l'hôpital ne pouvait plus faire face, et toute personne non moribonde était considérée comme bien portante. Armé d'une béquille en bois et vêtu du linge de rechange prêté par un défunt, Fermín réussit à grimper dans un tramway à la porte de l'hôpital Clínico,

qui le conduisit dans le Raval. Là, il entreprit de faire le tour des cafés, des épiceries et des commerces encore ouverts pour demander si quelqu'un avait vu une fillette prénommée Alicia. Devant ce petit homme maigre et décharné, les gens hochaient la tête négativement, persuadés que le pauvre malheureux cherchait en vain, comme tant d'autres, sa fille morte, une parmi les neuf cents corps dont une centaine d'enfants ramassés dans les rues de Barcelone ce 18 mars 1938.

À la tombée du jour, Fermín arpena les Ramblas de haut en bas. Les bombes avaient fait dérailler des tramways qui gisaient encore fumants avec leur lot de passagers réduits à l'état de cadavres. Les cafés, remplis de clients des heures auparavant, n'étaient plus que des espaces fantomatiques de corps inertes. Le sang maculait les trottoirs et les gens essayaient d'emporter les blessés, de recouvrir les morts ou simplement de fuir, pour nulle part, ne se rappelant pas avoir aperçu la petite fille qu'il décrivait.

Malgré tout, Fermín ne perdit pas espoir, même quand il tomba sur une rangée de cadavres étendus sur le trottoir, en face du grand théâtre du Liceo. Aucun ne semblait dépasser les huit ou neuf ans. Fermín s'agenouilla. À côté de lui, une femme caressait les pieds d'un enfant avec un trou noir de la taille d'un poing dans la poitrine.

— Il est mort, dit la femme sans que Fermín eût besoin de lui poser la question. Ils sont tous morts.

Pendant toute la nuit, tandis que la ville déblayait lentement les décombres et que les ruines de dizaines de bâtiments cessaient progressivement de brûler, Fermín parcourut les rues du Raval, interrogeant au sujet d'Alicia, porte après porte.

Puis à l'aube, il comprit qu'il ne pouvait rien faire de plus et il se laissa tomber sur les marches de l'église de Belén. Peu après, un garde municipal au visage encore noirci d'escarbilles, l'uniforme taché de sang, s'assit à ses côtés. Quand il demanda à Fermín pourquoi il pleurait, ce dernier lui tomba dans les bras ; il voulait mourir, parce que le destin avait mis la vie d'une enfant entre ses mains et qu'il l'avait trahie, qu'il n'avait pas su la protéger. Si Dieu ou le diable possédaient encore un soupçon d'honnêteté, ce monde de merde disparaîtrait à jamais demain, ou après-demain, car il ne méritait pas de continuer à exister.

Le garde, qui avait passé de nombreuses heures à exhumer sans relâche des cadavres des décombres, dont ceux de sa femme et de leur fils de six ans, l'écouta calmement.

— Mon ami, dit-il enfin. Ne perdez pas espoir. S'il y a une chose que j'ai apprise dans cette chienne de vie, c'est que le destin se trouve toujours au coin de la rue. Comme le pick-pocket, la tapineuse ou le vendeur de billets de loterie, ses trois incarnations les plus fréquentes. Et si vous décidez un jour de partir à la recherche de votre destin (parce qu'il ne fait pas de visite à domicile, ça, c'est sûr), vous verrez, il vous laissera une deuxième chance.

BAL MASQUÉ

Madrid

1959

Son Excellence, Monsieur

Don Mauricio Valls y Echevarría

et

Doña Elena Sarmiento de Fontalva

ont le plaisir de vous inviter au

Bal masqué

qu'ils donneront à la

Villa Mercedes

de Somosaguas

le 24 novembre 1959

à partir de 19 heures

**Prière de confirmer votre présence au service du protocole
du ministère de l'Éducation nationale
avant le 1^{er} novembre**

La chambre était perpétuellement plongée dans la pénombre. Les rideaux étaient tirés depuis des années et la toile ne laissait par filtrer la moindre clarté. La seule source de lumière qui égratignait l'obscurité provenait d'une applique de cuivre au mur. Son faible halo ocre dessinait les contours d'un lit couronné d'un baldaquin d'où pendait un voile transparent. Derrière le fin voilage, on devinait sa silhouette, immobile. On dirait un carrosse funéraire, pensa Valls.

Mauricio Valls observait son épouse Elena. Elle gisait, prostrée, dans ce lit qui était sa prison depuis dix ans, quand il n'avait plus été possible de l'asseoir dans le fauteuil roulant. Au fil des années, le mal qui consumait ses os avait tordu le squelette de doña Elena, la réduisant à un ramassis méconnaissable de membres perpétuellement à l'agonie. Un crucifix en acajou la contemplait depuis la tête de lit, mais le ciel, dans son infinie cruauté, ne lui concédait pas la bénédiction de la mort. C'est ma faute, pensait Valls. Il agit ainsi pour me châtier.

Valls écouta le bruit de sa respiration torturée au milieu des accords de l'orchestre et des voix du millier d'invités réunis dans le jardin. L'infirmière de nuit quitta la chaise qu'elle occupait à côté du lit et s'approcha discrètement de Valls. Il ne se rappelait pas son nom. Les infirmières qui veillaient sur sa femme ne restaient jamais plus de deux ou trois mois à leur poste, malgré le salaire très élevé qu'il leur offrait. Il ne leur en voulait pas.

— Elle dort ? demanda Valls.

L'infirmière fit non de la tête.

— Non, monsieur le ministre, mais le docteur lui a fait sa piqûre pour la nuit. Elle était agitée cet après-midi. Maintenant, elle va mieux.

— Laissez-nous, ordonna Valls.

L'infirmière obéit, sortit de la chambre et referma la porte derrière elle. Valls s'approcha du lit. Il écarta le voile et s'assit sur le bord du matelas, tournant le dos à son épouse. Il ferma les yeux un instant et écouta sa respiration étranglée, s'imprégnant des relents fétides qui émanaient de son corps. Il entendit le bruit de ses ongles qui grattaient le drap. Quand il se retourna, un sourire forcé aux lèvres et une expression figée de sérénité et d'affection sur le visage, il constata que son épouse le regardait d'un œil incendiaire. Cette maladie, que les plus chers médecins d'Europe n'avaient réussi ni à nommer ni à soigner, avait déformé ses mains devenues des nœuds de peau rêches qui lui faisaient penser aux pattes griffues d'un reptile ou d'un rapace. Il prit ce qui avait été la main droite de sa femme et affronta ce regard chargé de rage et de douleur. De haine peut-être, désira Valls. L'idée que cette créature pût encore abriter un soupçon d'affection pour lui ou pour le monde qui l'entourait lui était trop cruelle.

— Bonne nuit, mon amour.

Elena avait presque entièrement perdu l'usage de ses cordes vocales depuis un peu plus de deux ans, et prononcer un seul mot lui demandait un effort surhumain. Elle lui répondit toutefois par un gémissement rauque qui semblait arraché du plus profond de ce corps déformé qu'on devinait sous les draps.

— On m'a dit que tu avais passé une mauvaise journée, continua Valls. Le médicament fera rapidement de l'effet et tu pourras te reposer.

Il maintint son sourire plaqué sur ses lèvres et il ne lâcha pas cette main qui lui inspirait de la répugnance et de la peur. La scène se déroulerait comme tous les autres jours. Il lui parlerait à voix basse pendant quelques minutes en lui tenant la main, et elle l'observerait avec ce regard qui brûlait jusqu'à ce que la morphine endorme la douleur et la rage. Valls pourrait alors quitter cette chambre située au fond du couloir du troisième étage pour ne revenir que le lendemain soir.

— Tout le monde est là. Mercedes a étrenné sa robe longue et on me dit qu'elle a dansé avec le fils de l'ambassadeur britannique. Tout le monde a pris de tes nouvelles et t'assure de son affection.

Tout en égrenant son chapelet de banalités, un rituel, son regard se posa sur le plateau d'instruments médicaux et de seringues posé sur une table en métal recouverte de velours rouge à côté du lit. Les ampoules de morphine brillaient comme des pierres précieuses. Sa voix resta suspendue et ses paroles creuses se perdirent dans l'atmosphère. Elena avait suivi son regard et elle le fixa d'un air suppliant, le visage baigné de larmes. Il observa son épouse et soupira. Il se pencha pour déposer un baiser sur son front.

— Je t'aime, murmura-t-il.

À ces mots, Elena écarta son visage et ferma les yeux. Valls lui caressa la joue et se leva. Il referma le voile, traversa la chambre tout en reboutonnant sa jaquette et s'essuya les lèvres avec un mouchoir qu'il laissa tomber par terre avant de quitter la chambre.

2

Quelques jours auparavant, il avait convoqué sa fille Mercedes dans son bureau situé tout en haut de la tour pour lui demander ce qu'elle désirait comme cadeau d'anniversaire. L'époque des ravissantes poupées de porcelaine et des contes de fées était révolue. Mercedes, qui ne gardait de la petite fille que le rire et la dévotion pour son père, déclara que son plus grand et seul désir était de pouvoir assister au bal masqué qui aurait lieu deux semaines plus tard dans la propriété qui portait son nom.

— Je m'en entretiendrai avec ta mère, mentit Valls.

Mercedes se jeta dans ses bras et l'embrassa, scellant cette promesse tacite qu'elle savait entérinée. Avant d'en parler à son père, Mercedes avait déjà choisi la robe qu'elle revêtirait, une éblouissante tenue couleur carmin confectionnée pour sa mère dans un atelier de haute couture de Paris, que doña Elena n'avait jamais pu étrenner. Comme les centaines de tenues de soirée et de bijoux d'une vie dérobée que sa mère n'avait pu vivre, la

robe était enfermée depuis quinze ans dans une des armoires de la luxueuse garde-robe contiguë à l'ancienne suite matrimoniale du deuxième étage, désormais inutilisée. Pendant longtemps, alors que tout le monde la croyait endormie dans sa chambre, Mercedes s'était glissée dans la suite de sa mère pour s'emparer de la clef rangée dans le quatrième tiroir d'une commode à côté de l'entrée. La seule infirmière de nuit qui avait osé mentionner sa présence avait été congédiée sans cérémonie ni compensation quand Mercedes l'accusa d'avoir volé un bracelet sur la coiffeuse de sa mère ; elle avait elle-même enterré le bijou dans le jardin, derrière la fontaine des anges. Les autres ne se risquèrent jamais à ouvrir la bouche et firent mine de ne pas la voir dans l'obscurité pérenne qui veillait sur la pièce.

La clef dans la main, elle se glissait au milieu de la nuit dans l'immense garde-robe située à l'écart dans l'aile ouest de la demeure. La pièce sentait la poudre, la naphthaline et l'abandon. S'éclairant à la bougie, elle parcourait les allées flanquées de vitrines remplies de chaussures, de bijoux, de robes et de perruques appartenant à sa mère. Les recoins de ce vieux mausolée de vêtements et de souvenirs abritaient des toiles d'araignées, et la petite Mercedes, qui avait grandi dans la solitude confortable des princesses élues, imaginait que tous ces merveilleux objets appartenaient à une poupée cassée, maudite, enfermée dans un cachot au bout du couloir du troisième étage, et qu'elle ne porterait jamais ces tenues et ces bijoux de rêve.

Parfois, à l'abri de la nuit, Mercedes posait la bougie sur le sol et essayait une des robes pour danser seule dans la pénombre au rythme d'une vieille boîte à musique dont elle remontait le mécanisme et qui égrenait les notes du rêve de *Shéhérazade*. Le plaisir l'envahissait et elle imaginait la main de son père sur sa taille quand il l'accompagnait pour traverser la grande salle de bal sous le regard chargé d'envie et d'admiration de toute l'assemblée. Lorsque les lueurs de l'aube s'insinuaient par les fentes des rideaux, Mercedes remettait la clef dans la commode et se hâtait de regagner son lit, feignant un sommeil dont une domestique la réveillerait vers sept heures du matin.

Le soir du bal masqué, personne ne suspecta que la robe qui lui dessinait si parfaitement la taille eût pu être confectionnée

pour quiconque d'autre qu'elle. Tandis qu'elle évoluait sur la piste de danse au son de l'orchestre, et aux bras de proches et d'inconnus, Mercedes sentait les yeux de centaines d'invités la caresser du regard, avec luxure et désir. Elle savait que son nom était sur toutes les lèvres et elle souriait intérieurement en captant au vol des bribes de conversation dont elle était l'objet.

Peu avant neuf heures, elle quitta à contrecœur la soirée longuement imaginée et la piste de bal, et elle se dirigea vers l'escalier de la maison principale. Elle avait nourri l'espoir de pouvoir au moins partager une danse avec son père, mais don Mauricio n'avait pas fait acte de présence dans la salle de bal et personne ne l'avait encore vu. Il lui avait fait promettre de regagner sa chambre à neuf heures, c'était la condition pour qu'il lui permît d'assister au bal, et Mercedes n'avait aucunement l'intention de le contrarier. "L'année prochaine."

En chemin, elle saisit la conversation de deux collègues de son père au gouvernement, deux patriciens d'âge mûr qui n'avaient cessé de la regarder d'un œil vitreux. Ils commentaient en chuchotant le fait que don Mauricio avait pu tout se payer dans la vie grâce à la fortune de sa pauvre épouse, même une soirée étonnamment printanière en plein automne madrilène pour exhiber sa petite putain de fille devant la société la plus huppée de l'époque. Enivrée par le champagne et les tours de valse, Mercedes se retourna pour leur répondre, mais quelqu'un passa devant elle et lui prit affectueusement le bras.

Irene, la préceptrice qui avait été son ombre et sa consolatrice durant les dix dernières années lui sourit chaleureusement et l'embrassa sur la joue.

— Ne fais pas attention à eux, dit-elle.

Mercedes sourit et haussa les épaules.

— Tu es magnifique. Laisse-moi te regarder.

La jeune fille baissa les yeux.

— Cette robe est superbe, on la dirait cousue sur toi.

— Elle appartenait à ma mère.

— Après cette soirée, elle sera désormais la tienne, exclusivement.

Mercedes acquiesça en rougissant à la flatterie, qui avait un arrière-goût amer de culpabilité.

— Avez-vous vu mon père, madame ?

Irene fit non de la tête.

— Tous le réclament...

— Ils devront attendre.

— Je lui ai promis que je ne resterais que jusqu'à neuf heures. Trois heures de moins que Cendrillon.

— Dans ce cas, il vaudrait mieux que nous nous dépêchions avant que je me transforme en citrouille... plaisanta la préceptrice sans entrain.

Elles s'engagèrent sur le sentier qui traversait le jardin. Une guirlande de lampions éclairait le visage d'inconnus souriant à son passage comme s'ils la connaissaient, coupes de champagne à la main brillant telles des poignards empoisonnés.

— Mon père descendra-t-il au bal ? demanda Mercedes.

Irene attendit d'être hors de portée des oreilles indiscretes et des regards furtifs pour lui répondre.

— Je l'ignore, Mercedes. Je ne l'ai pas vu de la journée...

Mercedes allait répliquer lorsqu'elles entendirent un mouvement derrière elles. Elles tournèrent la tête et elles constatèrent que, l'orchestre ayant cessé de jouer, l'un des deux hommes qui avaient chuchoté de manière narquoise à son passage était monté sur l'estrade et s'appêtait à s'adresser à l'assistance. Elle n'eut pas le temps de demander à sa préceptrice qui était cet individu que cette dernière lui murmurait déjà à l'oreille :

— C'est don José María Altea, le ministre de l'Intérieur...

Un sous-fifre tendit un microphone au ministre et le bourdonnement des invités s'éteignit pour faire place à un silence respectueux. Les musiciens de l'orchestre adoptèrent une posture solennelle et levèrent les yeux vers le ministre qui sourit en contemplant l'assistance muette et attentive. Altea dévisagea les centaines de personnes qui l'observaient, acquiesçant mentalement. Enfin, sans hâte et du ton posé et autoritaire d'un prédicateur conscient de la docilité de son troupeau, il approcha le microphone de sa bouche et entama son homélie.

— Chers amis, c'est pour moi un plaisir et un honneur de pouvoir prononcer quelques mots ce soir devant une assistance aussi distinguée réunie aujourd'hui pour rendre un hommage sincère et mérité à l'un des grands hommes de cette nouvelle Espagne qui a su renaître de ses cendres. Et je suis très heureux de pouvoir le faire alors que nous sommes sur le point de fêter les vingt ans du triomphe glorieux de la croisade de libération nationale qui a placé notre pays tout en haut du podium des nations de l'univers. Une Espagne guidée par la main de Dieu et par le Généralissime, et forgée grâce à la force et la trempe d'hommes comme celui qui nous reçoit aujourd'hui dans sa demeure, et à qui nous devons tant. Une personnalité déterminante dans le développement de cette grande nation dont nous nous sentons fière et de sa culture immortelle que l'Occident nous envie. Un grand homme que je compte parmi mes meilleurs amis, ce qui me remplit d'humilité et de gratitude : don Mauricio Valls y Echevarría.

Une marée d'applaudissements parcourut la foule dans tout le jardin. Ni les serviteurs, ni les gardes du corps, ni les musiciens de l'orchestre ne manquèrent de s'y associer. Altea accueillit les ovations et les bravos par un sourire bienveillant, opinant paternellement et calmant l'enthousiasme de l'assemblée d'un signe cardinalice.

— Que dire de don Mauricio Valls qui n'ait déjà été dit ? Sa trajectoire irréprochable et exemplaire date des origines mêmes du Mouvement et demeure gravée en lettres d'or dans notre histoire, mais c'est peut-être, si vous me permettez cette licence, dans le domaine des arts et des lettres que notre cher et admiré don Mauricio s'est distingué d'une façon exceptionnelle, nous régaland de réussites qui ont hissé la culture de notre pays sur de nouveaux sommets. Non content d'avoir contribué à édifier les bases solides d'un régime qui a apporté la paix, la justice et le bien-être au peuple espagnol, don Mauricio a également compris que l'homme ne se nourrit pas que de pain, et il s'est érigé comme la plus brillante des lumières de nos lettres. Auteur de titres immortels et plume insigne de notre littérature, fondateur

de l'institut Lope de Vega qui a diffusé dans le monde entier nos lettres et notre langue, et qui, pour cette seule année, a ouvert de nouvelles délégations dans vingt-deux capitales mondiales ; éditeur infatigable et exquis, découvreur et défenseur de la grande littérature et de la plus éminente culture de notre temps, architecte d'une nouvelle manière de comprendre et de pratiquer les arts et la pensée... Les mots manquent pour simplement commencer à décrire l'immense contribution de notre amphitryon à la formation et à l'éducation des Espagnols d'aujourd'hui et de demain. Son travail à la tête du ministère de l'Éducation nationale a propulsé en avant les structures fondamentales de notre savoir et de notre création. C'est donc justice d'affirmer que sans don Mauricio Valls la culture espagnole ne serait pas la même. Son empreinte et sa vision géniale nous accompagneront pendant des générations et son œuvre immortelle se maintiendra au plus haut niveau du Parnasse espagnol pour les siècles des siècles.

Une pause chargée d'émotion laissa place à une nouvelle ovation, tandis que de nombreux regards fouillaient l'assistance à la recherche du récipiendaire de cet hommage, l'homme du jour que personne n'avait aperçu de toute la soirée.

— Je ne m'étendrai pas davantage, car je sais que vous serez nombreux à vouloir exprimer personnellement à don Mauricio votre gratitude et votre admiration, et je me joindrai à vous. Je souhaiterais toutefois partager avec vous le message personnel d'affection, de remerciements et d'hommage senti pour mon collègue de cabinet et très cher ami don Mauricio Valls, que m'a fait parvenir il y a quelques minutes à peine le chef de l'État, le Généralissime Franco, depuis le palais du Pardo, où des affaires d'État de dernière heure le retiennent...

Un soupir de déception, des regards échangés et un silence grave constituèrent le préambule à la lecture de la note qu'Altea sortit de sa poche.

— “Cher ami Mauricio, Espagnol universel et collaborateur indispensable qui a tant fait pour notre pays et pour notre culture, doña Carmen et moi-même souhaitons te faire parvenir notre plus affectueuse accolade et notre reconnaissance au nom de tous les Espagnols pour vingt années de service exemplaire...”

Altea leva la tête et haussa la voix pour achever en beauté par un “Vive Franco !” et “Vive l’Espagne !” que l’assistance reprit en chœur dans un grand élan et qui arracha un nombre non négligeable de saluts, bras levés et larmes florissantes. Altea se joignit au tonnerre d’applaudissements qui inonda le jardin. Avant de quitter la scène, le ministre adressa un signe au chef d’orchestre qui, pour ne pas laisser l’ovation se déliter dans le brouhaha, la sauva en entamant une valse sonore qui parut la maintenir dans l’air pendant le reste de la soirée. Toutefois, puisqu’il était certain que le Généralissime n’apparaîtrait pas, ils furent nombreux à ôter leurs loupes et leurs masques qu’ils laissèrent tomber par terre avant de se diriger en file vers la sortie.

4

Valls entendit l’écho de l’ovation qui avait conclu le discours d’Altea se dissiper au milieu des rythmes de l’orchestre. Altea, “son grand ami et cher collègue”, l’homme qui tentait depuis des années de le poignarder dans le dos. Le message du Généralissime excusant son absence au bal avait dû sonner délicieusement à ses oreilles... Valls maudit dans sa barbe Altea et sa bande de hyènes, une meute de nouveaux centurions dont il surnommait déjà plusieurs d’entre eux les *fleurs vénéneuses*. Ils croissaient à l’ombre du régime et commençaient à accaparer des postes clefs dans l’administration. Ils rôdaient dans le jardin en ce moment, pour la plupart, buvant son champagne et grignotant ses petits fours. Flairant l’odeur de son sang. Valls porta à ses lèvres la cigarette qu’il tenait entre les doigts sans presque s’apercevoir qu’il n’en restait qu’un résidu de cendres. Vicente, le chef de son escorte personnelle, l’observait à l’autre bout du corridor, et il s’approcha pour lui offrir une des siennes.

— Merci, Vicente.

— Toutes mes félicitations, don Mauricio... murmura son fidèle cerbère.

Valls le remercia d’un signe de la tête, riant amèrement en son for intérieur. Vicente, toujours fidèle et respectueux, retourna à son poste à l’extrémité du couloir où, si on ne s’efforçait pas de

garder les yeux sur lui, il paraissait ne faire qu'un avec les murs et se fondre dans le papier peint.

Valls aspira une première bouffée. À travers le rideau bleuté de la fumée qu'il exhala, il contempla le long couloir qui s'ouvrait devant lui. Mercedes l'appelait la galerie de portraits. Elle faisait tout le tour du troisième étage et elle était remplie de tableaux et de sculptures, ce qui lui conférait un air de grand musée orphelin de visiteurs. Lerma, le conservateur du Prado chargé de sa collection, lui rappelait toujours qu'il ne devait pas fumer ici et que la lumière du soleil abîmait les toiles. Valls savoura une nouvelle bouffée à sa santé. Il constatait que ce que Lerma voulait lui signifier, sans avoir le courage ni l'envergure de le lui dire, c'était que ces pièces ne méritaient pas d'être enfermées au domicile d'un particulier, aussi grandiose fût le théâtre et puissant son chef, et que leur foyer naturel était un musée où elles seraient proposées au plaisir du public, ces âmes minuscules qui applaudissaient aux cérémonies et faisaient la queue aux funérailles.

Valls aimait s'asseoir de temps à autre sur une des chaises épiscopales de la galerie de portraits et jouir de ses trésors, prêtés pour beaucoup ou directement prélevés dans des collections privées ayant appartenu à des citoyens restés du mauvais côté lors du conflit. D'autres provenaient de musées et de palais placés sous la juridiction de son ministère, à titre de prêt pour une période indéfinie. Il aimait à se remémorer les après-midis d'été où, pour la petite Mercedes âgée de dix ans à peine, assise sur ses genoux, il racontait les histoires que recelait chacune de ces merveilles. Valls se réfugiait dans ce souvenir, dans le regard ravi de sa fille quand elle l'écoutait parler de Sorolla, de Zurbarán, de Goya, et de Velázquez.

Il avait voulu croire plus d'une fois que tant qu'il demeurerait ici, à l'abri de la lumière et sous la protection du rêve de ces toiles, les jours partagés avec la petite Mercedes, emplis de bonheur et de plénitude, ne lui échapperaient jamais. Cela faisait déjà longtemps que sa fille ne passait plus l'après-midi avec lui à écouter ses récits magistraux sur l'âge d'or de la peinture espagnole. Pourtant, le simple fait de chercher refuge dans cette